

# les dossiers de l'IFEA

série : patrimoines au présent

no: 4

## Le Néolithique en Anatolie, un patrimoine archéologique aux origines de nos sociétés actuelles

par  
Martin GODON



INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANATOLIENNES  
GEORGES DUMÉZIL  
Istanbul, mars 2004

Ce "dossier de l'IFEA" est un document de travail destiné à une diffusion restreinte. L'auteur y soumet à la discussion des points de vue et des informations dont il est seul responsable.

Les lecteurs sont invités à dialoguer avec l'auteur en lui écrivant à l'adresse suivante :

[ifea@ifea-istanbul.net](mailto:ifea@ifea-istanbul.net)

Directeur de la publication:

Pierre CHUVIN

Responsables des programmes :

Bayram BALCI

programme Turquie-Caucase-Mer Noire

Gilles DORRONSORO

Secrétaire scientifique

Jean-François PÉROUSE

Observatoire urbain d'Istanbul

ISBN 2-906053-84-8

INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANATOLIENNES  
GEORGES DUMÉZIL

FRE 2549 CNRS

Nuru Ziya Sok. no.22 P.K. 54  
80072 Beyoğlu/ISTANBUL

Téléphone: 90(212) 244 17 17 - 244 33 27

Télécopie: 90(212) 252 80 91

Courrier électronique:

[ifea@ifea-istanbul.net](mailto:ifea@ifea-istanbul.net)

Site internet : [www.ifea-istanbul.net](http://www.ifea-istanbul.net)

# Le Néolithique en Anatolie, un patrimoine archéologique aux origines de nos sociétés actuelles

Martin GODON

## Introduction

Peu connue du grand public, encore sujette à un complaisant amalgame de dates en millions d'années, jalonnée de primates plus ou moins inventifs, la Préhistoire reste encore dans l'imaginaire collectif une grande et unique période quelque peu rébarbative.

De manière générale, cette vision n'a guère changé depuis le dix-neuvième siècle bien que, fort heureusement, la communauté scientifique n'eût cesse d'approfondir les connaissances sur l'Histoire de l'Homme, en se débarrassant rapidement d'une approche se résumant à l'accumulation de collections archéologiques, eu égard, peut-être, à la nécessité de comprendre les motivations humaines au travers d'artefacts qui ne portent pas en eux une dimension artistique ou exceptionnelle se suffisant à elle-même.

Ainsi, dans une certaine mesure, l'archéologie préhistorique ne souffrit que peu de ce qui peut être actuellement considéré comme étant une dérive de l'archéologie, à savoir la quête de l'objet ou du monument, isolé de sa signification culturelle.

Il en est pourtant ainsi, par exemple, des pyramides égyptiennes ou aztèques comme de la statuaire grecque qui restent pour beaucoup les uniques apanages des sociétés les ayant engendrés, admirés pour leur valeur intrinsèque hors de leur contexte culturel et social.

Au regard de la discipline archéologique en général, les recherches en Préhistoire sont relativement jeunes, et la prise de conscience d'une "pré-histoire" de l'homme, antérieure à l'Antiquité, est récente. L'histoire de cette discipline souligne à quel point, et malgré le parcours accompli, les recherches archéologiques n'en sont encore qu'à leur début.

L'exemple de l'Anatolie est ici pertinent car il synthétise à lui seul des défis actuels et futurs.

Sera pris ici en considération la période Néolithique, phase terminale de la Préhistoire, qui débute au Proche-Orient aux alentours du dixième millénaire avant Jésus-Christ pour se terminer dans cette région du monde au cinquième millénaire avant Jésus-Christ<sup>1</sup> alors que ce qu'il y a lieu d'appeler la "révolution Néolithique" ne se propage en Europe qu'à partir du septième millénaire avant Jésus-Christ.

Cette période de l'histoire correspond à un changement radical du comportement humain face à son environnement naturel. La manière dont les sociétés préhistoriques, alors essentiellement composées de groupes tirant leurs ressources de la chasse et la cueillette, exploitent des territoires plus ou moins vastes en fonction des ressources naturelles en présence, vont appréhender la nature, rend compte de mutations culturelles et sociales profondes et variées.

<sup>1</sup> Les datations auxquelles nous ferons référence tout au long de cette présentation sont "avant Jésus-Christ" et calibrées soit, dans la terminologie partagée par la communauté scientifique en "cal. BC" (calibrated dates before Christ).

De ces mutations, aucun texte n'est disponible pour en témoigner et l'archéologue doit donc s'en remettre aux vestiges matériels de ces cultures passées en cherchant, tant que faire se peut, à fonder ses interprétations sur un raisonnement scientifique, et à les ordonner de manière épistémologique.

Ne seront présentées ici ni le point sur les recherches en cours ni l'inventaire précis des connaissances actuelles : le lecteur aura le loisir de trouver en annexe une bibliographie lui présentant les ouvrages de références sur le Néolithique anatolien. Notre propos sera plutôt d'aborder les sites néolithiques comme un patrimoine restant à découvrir et à comprendre, qu'il faut dès à présent préserver des destructions qu'ils subissent.

Réitérer des erreurs commises à l'aube des recherches archéologiques, faute d'avoir conscience, alors, du potentiel informatif contenu dans ces sites, reflèterait de nos jours un échec de l'indispensable communication entre, d'une part les acteurs de la recherche et, d'autre part, le public et ses élus politiques.

## I. Le développement des études en Préhistoire, contexte culturel et intellectuel

### I.1 : La prise de conscience d'un passé "antédiluvien"

La notion d'Homme Préhistorique apparaît à une époque où, d'une manière générale, la nature revêt une place toute particulière dans la pensée humaine, non seulement au travers de la prise de conscience d'une géologie du passé ou de la conquête des pôles, mais également au travers des arts, de la littérature et de la philosophie.

Le début du dix-neuvième siècle est encore marqué par l'expansion Napoléonienne au - delà de l'Europe et, sur fond de conquêtes, se crée un intérêt accru pour l'histoire des civilisations.

Le Romantisme français, au travers des Arts, est un exemple imagé d'une ethnographie naissante ainsi que de la mise en valeur du passé au travers d'une iconographie néo-classique. *A contrario*, les romantiques allemands, représentés entre autres par Caspar David Friedrich, s'épanchent vers le sublime naturel, illustrant à

leur manière les propos d'Emmanuel Kant sur l'incapacité humaine à comprendre la nature et le mal de vivre qui en résulte. Ce besoin de rationalisation, encore empreint d'interprétations surnaturelles, est aux prémices de la recherche en sciences humaines et naturelles.

L'intérêt pour l'environnement et sa compréhension est à l'origine de la première topographie des Alpes par le suisse Caspar Wolf dont le travail est, alors, profondément ancré dans une interprétation chthonienne de l'élément naturel, transcendant ses observations de terrain en des peintures magnifiant les forces telluriques sur lesquelles l'emprise de l'homme s'avère insignifiante.

En 1786, Balmat et Paccart sont les premiers à atteindre le sommet du Mont Blanc, bientôt suivis de de Saussure qui s'adjoindra l'aide de naturalistes afin de documenter scientifiquement les observations effectuées durant cette lente et dangereuse ascension.

La voie de la rationalisation est ouverte, la pensée chrétienne peut, à ce point de l'Histoire, assimiler la formation du Monde et l'origine de l'Homme en outrepassant la Genèse biblique, déjà bousculée en 1545 par la révolution Copernicienne reléguant la Terre, alors considérée comme se trouvant au centre de l'Univers, à une planète parmi d'autres tournant autour de l'astre solaire.

Très vite, la recherche en Préhistoire s'appuie sur les sciences de la terre comme la géologie, et les sciences humaines, comme l'ethnologie, pour comprendre le passé, développant ainsi la dimension multidisciplinaire qui en est encore l'originalité.

Nul n'ignore combien la théorie de l'évolution formulée par Darwin a pu, un temps, influencer notre conception de l'espèce humaine, si tant est que nous soyons complètement libérés des conceptions antérieures. La parution en 1859 de son traité sur "*L'origine des espèces*" représente une rupture profonde avec une histoire de l'Homme calquée sur le récit biblique.

Le dix-neuvième siècle connaît en Europe un intérêt croissant pour les sciences naturelles et humaines. Les découvertes d'artefacts préhistoriques entretiennent le mythe de temps "antédiluviens" durant lesquels les hommes vivaient en "sauvages." Ce fut le temps où des ethnologues, tel Lewis Morgan, entreprirent de

découvrir le continent africain et en revinrent avec une image des cultures africaines qui fut rapidement transposée à la Préhistoire, image pour la moins réductrice d'un colonialisme divisant l'humanité entre êtres civilisés et êtres non civilisés.

En des temps reculés, les Européens auraient donc vécu comme des sauvages. Ce sentiment se trouvait exacerbé par les similitudes rencontrées entre certains artefacts préhistoriques et des outils utilisées entre les mains de peuples africains considérés alors comme "primitifs".

Il y a lieu de croire que cette vision, encore empreinte de préceptes bibliques, eut tôt fait de se transformer en un triptyque de l'évolution allant de la Sauvagerie à la Civilisation en passant par la Barbarie si Boucher de Perthes (1788/1868) n'avait pas associé les artefacts préhistoriques à la notion de stratigraphie formulée par C. Lyell, géologue écossais, donc à celle d'échelle temporelle. Par la stratigraphie, la notion de chronologie était abordée. On prit dès lors conscience que l'Histoire de l'Homme dépassait le cadre du récit biblique pour s'inscrire dans une toute autre dimension temporelle, bien au-delà de l'Antiquité, que Boucher de Perthes nomma les "temps Antédiluviens".

La fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième siècle sonnent, en France, le glas du sentiment royaliste au profit de celui, républicain, forgé autour de l'Etat Nation. Associées aux grands travaux industriels et, entre autres, ferroviaires, les découvertes archéologiques dans le domaine de la Préhistoire se succèdent et vont être mises à contribution pour bâtir une Histoire de la nation.

Le passé contribue à affirmer les idéologies du présent et, de même qu'auparavant l'art pouvait être le support d'un discours identitaire (l'unité germanique prônée par Bismarck à la fin du dix-huitième siècle fût soutenue par des œuvres subliment les racines germaniques au travers de la mythologie nordique) c'est la science qui sera, un temps, investie de ce rôle.

Derrière les découvertes préhistoriques ou de l'Age des métaux se profilent déjà des idéologies identitaires et patriotiques. Les fouilles se succèdent dans l'effervescence. Néfastes pour la compréhension des cultures exhumées de la sorte, elles livrent une quantité importante

de matériel qui ne fera qu'accentuer le besoin d'une chronologie rigoureuse des événements.

A leurs débuts, les recherches en Préhistoire furent centrées sur l'Europe ; il faudra attendre le vingtième siècle pour qu'elles se tournent vers l'Orient et l'Afrique et que soit enfin appréhendé le formidable cheminement menant à l'élaboration des cultures occidentales. Ceci pour dire que, sur l'échelle de notre histoire, seule une cinquantaine d'années s'est écoulée durant lesquelles les racines de l'histoire européenne ont été recherchées en dehors de l'Europe. Ainsi, il est compréhensible que nos données actuelles, en Anatolie notamment, sont encore insuffisantes pour permettre d'avoir une vision claire des processus concernant les origines des cultures anciennes et récentes, les relations qu'elles étaient à même d'entretenir entre elles, leur développement...

Plus récemment encore, les stratégies médiatiques ont mis en valeur une image commune de l'histoire humaine temporellement limitée aux périodes dites "historiques", la place de la Préhistoire n'étant guère assurée d'un couvert médiatique important.

## 1.2 : Les premières systématisations

Le nombre croissant d'artefacts retrouvés depuis le début du vingtième siècle motiva leur classification en fonction de certaines caractéristiques : dans la recherche d'une chronologie, les matériaux furent les premiers à être classés avec pour objectif d'en établir les étapes évolutives. Thomsen puis Lubbock élaborèrent les grandes subdivisions qui gardent encore leur validité actuellement : Paléolithique et Néolithique, "Age de la Pierre Ancien" et "Nouveau", Age du Bronze et Age du Fer.

Lubbock, qui subdivisa l'Age de la Pierre en deux périodes distinctes, les systématisa au regard de critères d'ordre technique. La manière dont les objets en pierre avaient été élaborés, par taille ou par polissage (sous-entendu par une méthode "rustique" ou "élaborée"), permettait de définir le degré d'évolution représenté par les objets étudiés.

Cette systématisation reflète aussi la volonté de n'être confronté qu'à une unique stratigraphie qui dépendrait d'une chronologie évolutionniste universelle.

Rappelons que nous nous trouvons alors uniquement en Europe ; il serait même plus approprié de dire en France, Grande-Bretagne et Allemagne. L'idée que d'autres régions du monde aient, elles aussi, connu une hominisation lointaine était certes acquise mais le rôle qu'elles auraient pu jouer dans l'évolution humaine, les différences dans les développements ou encore les décalages chronologiques n'étaient alors pas envisagés, l'ethnocentrisme européen de naguère y étant pour beaucoup. Cette volonté d'un développement commun, continu, a rendu la compréhension des faciès culturels confuse, chaque site identifiant alors une culture particulière prenant le nom du site. S'agissant le plus souvent d'une éponymie construite autour d'un lieu, il arrive encore aujourd'hui que nous confondions l'éponymie et l'origine culturelle d'une industrie préhistorique donnée. Pour donner un exemple, la fouille du site Néolithique céramique d'Hassuna sur le Haut Euphrate, réalisée dans les années trente, a donné naissance à une entité culturelle confuse encore aujourd'hui désignée sous le terme de "culture Hassuna" dont le contenu n'est pas défini au regard des trouvailles ultérieures dans la région. Ainsi, sur la base de critères typologiques appliqués à une certaine production céramique présente dans le site d'Hassuna, des sites contemporains présentant le même type de céramiques ont été systématiquement désignés comme étant "hassuniens" ou "de culture Hassuna." Pourtant, il apparaît que ces sites présentent plus de différences que de similarités avec la culture de référence et que la définition d'une culture fondée sur ce seul critère typologique relativement vague est loin d'être satisfaisante. L'effort consistant à définir des ensembles culturels significatifs pour élaborer une chronologie développa donc une ambiguïté autour de la notion même de culture.

Le fossile directeur, principalement lithique ou céramique, devint l'objet caractéristique permettant de définir une culture préhistorique donnée.

Dès lors qu'un de ces fossiles directeurs était retrouvé, tout un ensemble de sites se trouvait rattaché à une unité chronologique ou culturelle dont le contenu pouvait, site par site, présenter par ailleurs de fortes variations, reléguées au rang de "secondaires."

Il importe aujourd'hui de ne pas confondre appellation et culture. Le Moustérien, par exemple, ne désigne pas un groupe culturel, mais bien un type d'industrie lithique présentant des critères typo-techniques communs, découvert et défini pour la première fois dans le petit village de Moustier en Dordogne. Il n'est pas inutile de dire que cette tendance à l'éponymie n'est pas une caractéristique des débuts de la recherche en préhistoire mais que la tentation de définir une culture par rapport à un site de référence est encore d'actualité, surtout dans des contextes où les recherches sont encore peu développées.

### 1.3 : L'outil lithique comme marqueur culturel et chronologique

Puisque nous en sommes à retracer, certes succinctement, le développement de ces recherches qui appartiennent dorénavant à ce qu'il y a lieu d'appeler les sciences sociales, il n'est pas superflu de mentionner l'élaboration des méthodes d'analyses de ces artefacts et la rigueur qui, petit à petit, s'est vu appliquée à la compréhension de l'outil lithique pour finalement, et fort heureusement, se propager au champ entier de l'investigation en matière d'archéologie de la Préhistoire.

Sans vouloir paraître par trop tourné vers l'approche française, il faut reconnaître que l'étude du matériel archéologique connut une véritable avancée sous l'impulsion de différents chercheurs français.

François Bordes<sup>2</sup>, dans les années 1950, enrichit le débat sur la description de l'industrie lithique dans une optique de classification "naturelle" fondée sur certains critères formels (Bordes, 1950). Son objectif était d'effectuer une comparaison, ainsi qu'une caractérisation, des industries lithiques. Il prit en compte l'ensemble des industries retouchées ainsi que certains critères techniques dans un diagramme quantitatif et qualitatif. Mettant au point une méthode d'analyse statistique, il établit une liste-type qui divise l'unité "moustérienne" en plusieurs faciès. Cette liste fut utilisée comme base de lecture pour toutes les industries lithiques, aussi bien en Europe de l'Ouest que dans d'autres régions plus ou moins éloignées.

<sup>2</sup> François Bordes fut géologue et préhistorien, fondateur de l'Institut du Quaternaire (Université de Bordeaux I).

A la différence de Laplace qui chercha à créer un code universel dans lequel chaque outil se trouverait décomposé en fonction de ses caractères morphologiques, François Bordes proposa une typologie traditionnelle, sans hiérarchie des caractéristiques.

En fait, la hiérarchie des caractères étant variable selon les types d'outils, il mit l'accent sur un geste technique particulier, celui qui domine et détermine la spécificité de l'outil. Le burin, pour exemple, fut ainsi caractérisé par le "coup de burin."

Ce type d'étude typologique reste cependant à un niveau descriptif et classificatoire et se positionne en amont de la question sociale. La

typologie, si elle permet des comparaisons entre artefacts sur la base de critères formels, élude néanmoins toute dimension sociale ayant conduit à la réalisation de l'outil.

André Leroi-Gourhan s'est dégagé de cette problématique "verticale" visant à ordonner les industries les unes par rapport aux autres, en se penchant sur les modes de vie. Il changea donc les méthodes de fouilles afin de relever des sols archéologiques pouvant informer sur les dispositions spatiales des objets au sein d'un site. Il ouvrit ainsi la voie vers une étude des sociétés préhistoriques non plus fondée sur la documentation de leurs productions mais sur l'information socio-culturelle contenue dans ces productions.

## Les termes employés dans l'étude technologique des artefacts préhistoriques : présentation

La terminologie se rapportant au champ des techniques, de la technologie, varie de façon significative selon qu'elle se trouve employée dans le langage courant, en sociologie, dans langage scientifique ou encore en technologie préhistorique.

Par exemple, la majorité des ethnologues abordant le domaine des techniques utilisent le terme "technique" pour tout discours ayant trait au fait technique, à la chaîne opératoire, au savoir-faire technique, aux compétences etc.

Or, pour les préhistoriens et à plus forte raison pour les technologues de la Préhistoire, chaque terme à un sens précis et quasiment unique. Pour eux, le terme de "technologie" n'est employé que dans son sens étymologique, à savoir : "science des techniques" ou plus exactement "discours sur les techniques". Le terme "technologie" ne décrit dès lors nullement le degré de technicité d'une société ni le degré de technicité d'un objet, d'un outil. Certes, ces termes peuvent être employés de façon erronée par rapport à la règle établie par la profession dans certaines publications ; mais il s'agit alors de déformations qui sont, soit dues à la référence au terme "technologie" dans le langage courant et qui renvoie directement à la notion de degré de technicité d'une société ou d'un objet, soit à la confusion avec

le terme anglais "technology" qui peut être interprété soit comme "technique" soit comme "degré de technicité"...

Pourtant, pour les préhistoriens s'intéressant particulièrement à la technologie de la taille, de la céramique etc., le terme "technique" possède un sens très précis et restreint. En technologie lithique, par exemple, le terme "technique" est repris du sens littéral du mot, à savoir : "l'ensemble des procédés d'un art, d'un métier". Les différentes techniques en préhistoire sont donc peu nombreuses. On peut citer, par exemple et dans le cas du travail de la pierre : la percussion directe au percuteur de pierre dure, la percussion tangentielle... Devant cette diversité, le préhistorien doit faire appel à d'autres termes car l'étude des techniques seules est insuffisante. On emploiera ainsi le terme de "méthode", qui signifie : "enchaînement raisonné de plusieurs actions faites suivant une ou plusieurs technique(s)" et même de "concept" ou de "conception" qui renvoie à l'image mentale que se fait, par exemple, le tailleur préhistorique lorsqu'il décide de réaliser un objet. Pour simplifier le propos, voici quelques exemples : on parlera ainsi de concept clactonien, discoïde, Levallois ou laminaire. Pour le concept Levallois, par exemple, on parlera de méthode récurrente centripète, unipolaire, bipolaire ou à éclat préférentiel.

Pour le concept discoïde avec méthode récurrente sur les deux plans du nucléus, on n'utilisera qu'une seule et simple technique : la percussion directe au percuteur de pierre dure...

En quoi la reconnaissance d'un concept, d'une méthode et enfin des techniques utilisées pour arriver à l'élaboration d'un objet est-elle importante ? Pour comprendre une culture, le préhistorien n'a à sa disposition que ces restes physiques, retrouvés lors de fouilles ou de prospections de surface. Quelles seraient nos connaissances sur la Grèce Antique si nous n'en avions point les écrits ? C'est dans l'étude détaillée du matériau et de l'objet que se trouve l'une des originalités et caractéristiques du travail du préhistorien et tout ce qui sépare l'archéologue préhistorien de celui des époques historiques.

Or, les objets, de par leur localisation, leurs matériaux, leur disposition tout comme par les procédés mis en œuvre pour les produire, renseignent aussi sur la structure sociale. Ce n'est pas un des moindres apports de l'étude des "concepts", "méthodes" et "techniques" que de déboucher sur la signification socio-économique et culturelle des structures dynamiques des sociétés préhistoriques en relation avec leurs activités de production.



Pointe de fleche, Tepecik-Çiftlik

Jacques Tixier (Tixier, 1978) fut l'un des premiers chercheurs à remettre en question l'approche classificatoire qui tentait de faire rentrer à tout prix des artefacts dans les tiroirs de l'ordonnance. La pratique de la taille l'amena à considérer aussi les fragments et autres éclats de façonnage, alors délaissés ou classés arbitrairement en dehors de tout critère. Ces déchets de taille, que lui-même produisait lors d'expérimentations, livrent depuis des informations permettant d'appréhender l'artisan, son but, son intention et le savoir-faire qu'implique l'enchaînement de gestes visant à la réalisation d'un objectif défini.

Cette approche s'oppose à un déterminisme écologique qui régirait la conception de l'outil ; elle reconnaît la liberté de choix individuel, indépendamment des contraintes de la morphologie et de la matière première.

Or, la connaissance empirique de la matière première et de la conséquence de tel ou tel impact qui lui est porté permet, dès lors qu'elle est acquise, de passer du concept de l'outil à sa

réalisation. Dans ce but, Jacques Tixier distingua les *Techniques des Méthodes* : les *techniques* sont du domaine de l'exécution, de l'enchaînement des opérations. Elles sont donc l'ensemble des procédés entrant dans la réalisation d'un objet. La *méthode*, par contre, est liée à l'image mentale qu'en l'occurrence le tailleur crée lorsqu'il décide de réaliser un objet, au concept brut auquel il devra justement appliquer une méthode, une démarche.

A l'instar de Leroi-Gourhan qui avait introduit une dimension humaine à la Préhistoire, Jacques Tixier, en s'intéressant à la technologie lithique, déboucha sur la problématique du fonctionnement des groupes humains. Reconstruire la chaîne opératoire d'un outil, c'est aujourd'hui se pencher sur la façon dont un environnement va être exploité dans le choix d'une matière première, sur la gestion de cette matière première et des déchets occasionnés par la réalisation d'outils. Si la typologie désignait des populations, la technologie telle qu'étudiée par Jacques Tixier tente de les comprendre.

A ces nouvelles approches s'ajoute, depuis plus d'une décennie, le vaste champ de l'ethno-archéologie qui connaît un dynamisme sans précédent, pourvoyeuse de nouvelles méthodes d'investigation pour la compréhension des sociétés préhistoriques.

Cet exposé sur l'évolution des recherches en préhistoire s'est attaché à montrer les apports des méthodes utilisées par la recherche en archéologie des périodes préhistoriques. Cependant, la base de nos connaissances reste la fouille et l'étude des productions humaines. Ce contexte "préhistorique" ne dispose en effet d'aucun texte pour référence, d'aucun autre témoignage que celui du terrain. Seules les fouilles et leurs résultats dictent l'avancée de nos recherches, enrichissent les problématiques, approfondissent nos connaissances.

C'est pourquoi les efforts accomplis jusqu'à présent ne peuvent être considérés comme suffisants. Nos lacunes sont encore nombreuses, et riche le patrimoine non encore exploité. Le cas anatolien, au travers de l'exemple de l'Anatolie Centrale est symptomatique en cela qu'il présente un développement récent des activités de fouilles alors même qu'il possède un potentiel archéologique considérable au regard d'autres régions du monde n'ayant pu ou su conserver un tel patrimoine.

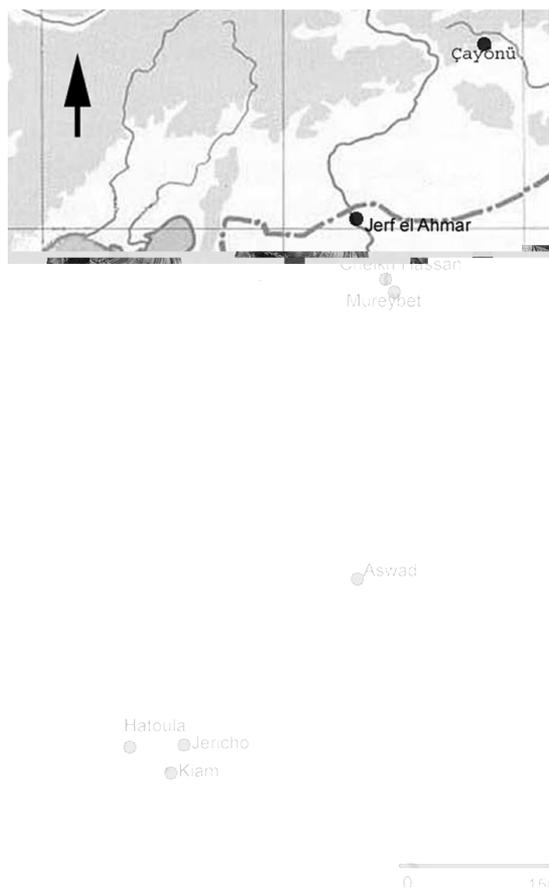
## II Historique des fouilles au Proche-Orient

### II.1 : La naissance du Néolithique au Proche-Orient : les premières découvertes

La prise de conscience de la Préhistoire débutant en Europe au dix-neuvième siècle, a favorisé l'adoption d'un modèle théorique du développement humain uniquement centré sur l'enseignement des découvertes européennes.

Depuis, évoluant au gré de l'avancée des recherches, le continent africain est devenu le lieu où chercher les racines de l'Homme. De même, il est à présent admis que les changements radicaux qui fondent la période Néolithique, bien qu'un temps observés en Europe, trouvent en fait leur origine au Proche-Orient.

Si la Préhistoire est, en définitive, la plus longue période de développement de l'Humani-



Carte n° 1 : Sites néolithiques datés entre 9 500 et 8 300 cal. BC et cités dans le texte)

té, peu de temps s'est écoulé depuis que la société contemporaine a pris conscience que l'Histoire, dont les débuts furent longtemps communément assimilés aux civilisations à textes, remonte de fait au Néolithique.

Si l'on se fonde sur une opposition entre communautés agropastorales et communautés urbaines pour différencier les sociétés historiques des sociétés préhistoriques, il faut se rendre à l'évidence que les racines des sociétés actuelles sont à rechercher dans les changements radicaux de mode de vie induit par les transformations de la pensée humaine qui eurent lieu au cours de l'histoire néolithique et non pas durant les premières civilisations à textes qui sont, en définitive, la résultante de la sédentarisation néolithique antérieure à leur apparition.

Chacun comprendra dès lors l'importance que revêt la recherche archéologique au Proche-

Orient et plus particulièrement en Anatolie. Située géographiquement au carrefour entre Orient et Europe, l'Anatolie porte en ses sites archéologiques plusieurs des réponses à la question de la diffusion vers l'Europe des changements culturels fondateurs de l'histoire européenne.

S'il fallait résumer la Préhistoire en étapes marquantes, trois grandes "révolutions" dans l'histoire de l'humanité pourraient être mises en exergue : la première serait la migration d'*Homo erectus* hors d'Afrique, il y a de cela plus d'un million d'années, peuplant l'Europe et l'Asie. La deuxième serait la migration de l'homme moderne, *Homo sapiens sapiens*, également hors d'Afrique, et qui débute il y a 100 000 ans. Cette expansion qui se propage en Europe et en Eurasie se termine il y a 50 000 ans en Australie et 12 000 ans aux Amériques<sup>3</sup>.

La troisième révolution, qui est abordée ici, est celle Néolithique, qui conduira à l'élaboration de nos sociétés actuelles. Extrêmement rapide sur l'échelle du temps, celle-ci s'accompagne d'un accroissement démographique qui en dit long sur les changements radicaux des sociétés humaines : de dix millions d'humains sur la planète au début du Néolithique, il en est comptabilisé plus de six milliards actuellement.

A la veille de la deuxième Guerre Mondiale, l'énigme sur la naissance du Néolithique est en voie d'être résolue, du moins en ce qui concerne la région du monde où les changements culturels liés à la sédentarisation et au développement de l'agriculture ont pris place.

John Garstang entreprend les fouilles du site de Jéricho, au Levant-Sud, qui livre la première séquence stratigraphique continue des débuts du Néolithique au Proche-Orient. Les fouilles sont interrompues par l'embrasement de l'Europe puis du reste du monde et ne reprennent que dans les années cinquante, sous la direction de Kathleen Kenyon (Kenyon, 1957, 1981). D'autres fouilles sont entreprises dans la vallée du Jourdain et sur l'Euphrate, confirmant que la naissance du Néolithique était à étudier, non pas en Europe mais bien au Proche-Orient, comme l'avait déjà prédit en 1925 Gordon Childe, archéologue australien (Childe, 1958).

Certaines réalités s'imposent alors, soutenues par l'intensification des fouilles sur le territoire israélien et notamment par la fouille par Jean Perrot, à partir de 1955, du site de Mallaha, un village de chasseurs-cueilleurs situé dans la vallée du Jourdain (Perrot, 1966).

Premièrement, la sédentarisation des sociétés se produit avant que celles-ci n'adoptent une économie fondée sur la domestication des plantes et des animaux. La théorie selon laquelle un changement des modes de subsistances aurait favorisé la sédentarisation est donc écartée par les données archéologiques.

Deuxièmement, les changements climatiques du début de l'Holocène, s'ils modifient l'environnement du continent européen par le retrait des glaces et le développement forestier, ne peuvent être considérés comme la cause d'un changement fondamental de l'exploitation d'un territoire et, en définitive, de la communauté sociale, qui aurait poussé les sociétés de chasseurs-cueilleurs du Levant à se sédentariser. Tout au plus, le réchauffement qui débute vers 14 000 BC environ et qui se caractérise vers 9 000 BC par une remontée des températures, est-il favorable au développement des pratiques de domestication agricoles, comme il eût cependant été tout aussi favorable à un maintien de la chasse et de la cueillette.

C'est donc plutôt dans un changement profond de la pensée humaine que se trouveraient les causes des modifications à l'origine du développement néolithique.

Les premiers villages, qui remontent à 12 000 cal. BC, tel celui de Mallaha, sont exempts de toute trace d'agriculture ou de domestication animale. La vision du Néolithique telle qu'elle avait été définie à partir de sites européens bien plus tardifs, associant dès leur apparition la sédentarisation à la domestication des plantes et des animaux, s'en trouve bouleversée.

Ces premiers villages au Proche-Orient, témoins des changements radicaux du comportement humain, ne seront pourtant pas qualifiés de néolithiques par les archéologues. Ce décalage entre la réalité, telle qu'elle apparaît en contexte archéologique, et la nomenclature héritée de connaissances tout d'abord acquises en Europe, montre à quel point la complexité

<sup>3</sup> Cette dernière date est encore controversée.

des processus du développement des sociétés aux origines de l'agriculture n'était pas encore envisagée.

Le clivage ne cessera de s'accroître après la deuxième Guerre Mondiale, par la remise en question de ces premiers acquis, fondements de certitudes que les résultats des fouilles au Proche-Orient finissent de rendre obsolètes. Reconnaissant que l'Europe bénéficiera avec 4 000 ans de décalage de l'importation des innovations proche-orientales<sup>4</sup>, les archéologues découvrent que les processus aboutissant à la pleine maîtrise de l'agriculture au Proche-Orient furent longs de plusieurs millénaires.

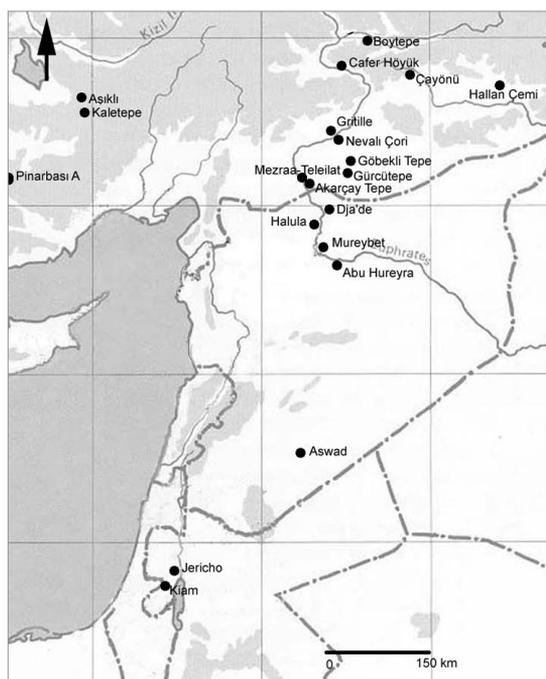
Ainsi, lorsque furent retrouvées à Jéricho ce qui fut considéré à l'époque comme les premières traces d'agriculture et de domestication animale, il parut évident que le contexte archéologique en présence renvoyait bien à la définition du Néolithique. Seulement, à la définition du Néolithique fondée sur les sites européens plus tardifs, était associée la poterie. Or, vers 9 000 cal. BC, date à laquelle il semblait alors que, dans la vallée du Jourdain et celle de l'Euphrate, le processus de domestication des plantes et des animaux était entamé, la poterie était encore absente. Les premières périodes du Néolithique au Proche-Orient furent donc qualifiées de Néolithique "sans céramique."

La nomenclature que proposa alors Kathleen Kenyon pour désigner les premières phases du Néolithique, à savoir "Pre-Pottery Neolithic" utilise donc comme référence de base l'absence d'un type d'artefacts, par contraste avec la poterie présente dans les sites européens considérés comme "Neolithic."

Long débat que celui portant sur la définition des cultures et des périodes chronologiques, surtout dans des contextes où les données ne sont pas encore suffisamment collectées et exploitées pour arrêter une nomenclature précise. C'est la raison pour laquelle, actuellement, la règle veut, dans le milieu de la recherche en archéologie préhistorique, que les chronologies soient d'abord définies par les datations absolues plutôt que par l'association des contextes archéologiques à une périodisation terminologique trop empreinte de connotations culturelles.

Mais les discussions restent vives tant la volonté est grande de dépasser la simple énumération de dates pour enfin être à même de désigner des cultures en tant que telles, de comprendre leur distribution spatiale, leur interactions et leur développements dans le temps et dans l'espace.

## II.2 : Le Sud-Est anatolien : influences du Levant et identité régionale



Carte n° 2 : Sites datés entre 8700 et 7 500 cal. BC et cités dans le texte.

Avec l'intensification des fouilles en Syrie du Nord et en Anatolie du Sud-Est, à une vision parcellaire de début du Néolithique succède celle, plus nourrie, d'un développement complexe dépassant la vallée du Jourdain. Bien que la nomenclature proposée par Kathleen Kenyon soit toujours utilisée, le terme de "Pre-Pottery Neolithic", divisé en trois phases chronologiques "A", "B" et "C", perd complètement sa dimension culturelle au vu des nouveaux apports provenant des fouilles au Levant et sur l'Euphrate.

<sup>4</sup> Il serait réducteur de résumer la néolithisation de l'Europe à un simple processus d'acquisition d'un nouveau mode de vie par des sociétés de chasseurs-cueilleurs, ou d'une simple migration en masse, les populations locales devant être prêtes mentalement à effectuer ces changements.

Autour du millénaire 9 500-8 500 cal. BC, certaines populations sont déjà sédentarisées sans avoir pour autant délaissé un mode de subsistance fondé sur la chasse et la cueillette.

Selon les régions, ces populations ne vont pas se développer de la même manière et des caractéristiques spécifiques vont apparaître dans des aires culturelles bien précises : le Sultanien au Levant Sud, l'Aswadien au Levant Central ainsi que le Mureybétien sur le Moyen Euphrate (cf. carte 1). Ces trois cultures, supposées présenter les premières "traces" de l'agriculture, sont localisées le long des vallées du Jourdain et de l'Euphrate. Les origines communes à ces trois cultures tendent donc à se dissiper et des différenciations apparaissent concernant, par exemple, l'architecture et les industries lithiques et donc les savoir-faire mis en œuvre pour leur élaboration (Aurenche & Cauvin *eds.* 1989 ; Cauvin 1997).

Si les caractéristiques architecturales partagent un fond commun propre aux trois cultures, certaines d'entre elles introduisent des nouveautés, comme à Mureybet où, après 9 000 cal. BC, apparaissent des bâtiments rectangulaires dont l'espace intérieur est divisé en de petites cellules accolées les unes aux autres, probablement destinées à un usage de stockage accompagnant l'apparition simultanée de l'agriculture dans ce site. C'est certainement à cette dernière entité culturelle que peuvent être en partie rattachés les premiers villages néolithiques d'Anatolie du Sud-Est.

A partir de 1962, sur la base d'une collaboration entre l'université d'Istanbul (Prof. Halet Çambel) et de l'université de Chicago (Prof. Robert Braidwood), des prospections intensives ont été entreprises sur les contreforts du Taurus et la haute vallée du Tigre, avec l'ambition de documenter une région jusqu'alors totalement inconnue en ce qui concerne la néolithisation. Au terme de ces prospections, il fut décidé d'entreprendre la fouille du site de Çayönü, dans la région de Diyarbakır (Çambel & Braidwood *eds.* 1980).

Jusqu'au début des années quatre-vingt, Çayönü resta le seul site de référence en Anatolie du Sud-Est pour la période Néolithique acéramique. Fouillé sur une surface d'environ 8000 m<sup>2</sup>, livrant des dates correspondant à la fin du PPNA du Levant, soit aux environs de

8 500 BC, le site élargissait la problématique de l'extension de la zone formative du Néolithique en y incluant l'Anatolie du Sud-Est. Outre ce premier aspect, certaines particularités, notamment l'utilisation de l'obsidienne comme matière première pour l'élaboration des industries lithiques, ainsi que des méthodes et techniques de tailles différentes de celles rencontrées au Levant, témoignaient d'une entité régionale contredisant l'idée d'une simple acculturation de l'Anatolie par extension des cultures de la zone levantine.

Ces premières données furent confortées par plusieurs fouilles qui débutèrent dans les années quatre-vingt, sous l'impulsion d'un programme de sauvetage initié dans le cadre des projets de construction de barrages visant à doter la Turquie d'une énergie hydroélectrique produite sur l'Euphrate (Bischoff et Pérouse, 2003). Il est à noter combien la recherche archéologique peut être influencée par des facteurs extérieurs à une problématique scientifique, réagissant dans l'urgence face aux menaces de destruction du patrimoine archéologique. Vallées noyées sous les eaux des lacs de retenues, sites archéologiques définitivement engloutis... Devant l'étendue des pertes à venir, le sauvetage s'avérait plus que nécessaire. Les sites de Cafer Höyük sur le haut Euphrate, Navala Çori et Gritille sont ainsi fouillés durant les années quatre-vingt ; suivent ceux de Hallan Çemi, Gürcütepe, fouillés pour des raisons identiques dans les années quatre-vingt-dix. Göbekli Tepe, site fondamental pour la connaissance des premières sociétés néolithiques acéramiques et qui est en cours de fouille est, lui, fort heureusement à l'abri d'une destruction brutale par submersion ; mais, situé sur un terrain militaire, il se trouve fort malencontreusement sur la ligne de mire lors d'exercices de tirs au canon ...

Que ressort-il de ces différents sites Néolithiques acéramiques du Sud-Est anatolien ? Les résultats des fouilles de ces sites montrent, à l'instar de Çayönü, que les cultures néolithiques acéramiques du Sud-Est anatolien ne relèvent pas d'une extension de la zone levantine, ni donc d'une migration de ses populations vers l'Anatolie.

Des aspects caractéristiques du PPNB du Levant et du Moyen Euphrate sont reconnaissables, dans une certaine mesure, dans l'industrie lithique et osseuse ; mais les influences

levantines dont ils relèvent se rapportent à des techniques spécifiques et non pas à un transfert culturel direct en Anatolie du Sud-Est.

Sur quelles bases les archéologues de la Préhistoire distinguent-ils les différentes cultures et discernent-ils leurs interrelations ? Alors que l'histoire des civilisations à textes est essentiellement fondée sur l'interprétation des écrits qui résistèrent au temps, seule une analyse précise des matériaux et des productions humaines préhistoriques est à même de livrer les bribes de l'histoire antérieure aux témoignages écrits. Pour le néophyte, l'alignement d'outils lithiques dans les vitrines d'un musée n'est guère parlant. Il en va de même quant au regard porté sur quelques cellules en briques crues ou délimitées par des soubassements en pierres. Ce sont pourtant ces éléments qui sont utilisés pour élaborer les interprétations culturelles. Les apports des méthodes d'analyses empruntées ou adaptées des sciences naturelles sont aussi largement mis à contribution. Tout ceci rend la recherche en Préhistoire une science fondée sur la pluridisciplinarité.

En quoi l'obsidienne utilisée pour élaborer des industries lithiques peut-elle informer sur les caractéristiques sociales des populations qui l'utilisèrent ? Bien que le silex, matière première pouvant aisément être taillée, se trouvât en quantité suffisante en Anatolie du Sud-Est, les habitants de Cafer Höyük parcouraient plus de 200 km pour se procurer de l'obsidienne dans l'Est anatolien. A Çayönü, la majeure partie de l'obsidienne utilisée provenait, elle, de Cappadoce (Anatolie centrale). Cette simple constatation en dit long sur la valorisation de l'obsidienne par rapport au silex. Elle implique également une bonne connaissance des gîtes de matière première en Anatolie. C'est l'analyse des caractéristiques chimiques de l'obsidienne qui permet de relier les outils ou les restes retrouvés sur les sites aux gîtes d'origines (Balkan-Atli 1994 ; Cauvin M.C 1996). De même, l'étude de tous les processus, de l'exploitation du gîte à la fabrication et au transport de l'outil taillé, a montré l'importance de la compréhension de ces processus dans le décryptage des structures sociales ainsi que des liaisons inter-culturelles. Par exemple, outre le débitage de lames à partir de nucléus à plans de frappes opposés (nucléus dit "naviforme" ou "bipolaire", concept qui dérive du Levant et du Moyen Euphrate), un autre concept de taille original, associant une méthode et des techniques qui ne sont pas usitées

dans la zone levantine, semble être une caractéristique particulière à l'Anatolie. C'est le cas du débitage par pression de petites lames aux dépens d'un nucléus à simple plan de frappe dit "unipolaire." Alors, simple variante ? Création de nouveaux concepts de taille en fonction d'une matière première plus apte à se plier à de nouvelles techniques de taille ? A l'analyse du seul outillage lithique, il apparaît que les populations néolithiques en Anatolie du Sud-Est, bien qu'ayant reçu des influences levantines, présentaient des traits culturels ayant évolué localement, à partir de fonds antérieurs. Cette évidence est confirmée par d'autres traits originaux de l'architecture, cette fois à Göbekli Tepe, Nevala Çori, à Çayönü et en d'autres sites de la région d'Urfa connus par les prospections (Hauptmann, 1999). La structure du site de Göbekli Tepe est, en l'état actuel de la fouille, emblématique d'une signification culturelle particulière, symbolisée par le caractère monumental des bâtiments découverts, auprès desquels le site mégalithique de Stonehenge en Angleterre semble soudainement moins impressionnant. Certainement lieux de culte pour des populations du PPNB de la région d'Urfa, Göbekli Tepe, présente des bâtiments circulaires dans les murs desquels sont encadrés des piliers de plusieurs mètres de hauteurs (l'un d'entre eux mesure huit mètres de hauteur en tenant compte de la base enfouie dans le sol non fouillé.) (Schmidt 2000). De saisissantes représentations d'un bestiaire d'animaux sauvages y sont sculptées en haut reliefs : renards, lions, aurochs, sangliers, oiseaux, reptiles mais également, sous la forme de piliers en T, des représentations humaines masculines identiques à celle de Nevala Çori. Les fouilles, en cours, devraient permettre de mieux cerner la culture à l'origine de ce site étonnant, corrélé par ailleurs avec d'autres informations provenant de plusieurs sites similaires dans la région. Ces sites révèlent une organisation sociale inattendue étonnamment structurée, dont les représentations renvoient à un monde de chasseurs-cueilleurs plutôt qu'à celui des communautés agro-pastorales. Ainsi, le Haut Euphrate turc, et la région d'Urfa en particulier, livrent depuis une petite dizaine d'années des aspects du Néolithique acéramique alors ignorés, notamment que cette néolithisation s'y est élaborée au sein de cultures locales antérieures porteuses de traditions certainement plus anciennes que l'arrivée de "nouveau" levantines.

### II.3 : Les plateaux anatoliens, longtemps réduits à un “pont” vers l’Europe

Dans le modèle de néolithisation diffusionniste partant du Levant et de l’Euphrate pour gagner l’Europe, les plateaux anatoliens ont longtemps été considérés comme un “pont” entre le Proche-Orient et l’Europe. Le peu de connaissances fondamentales, c’est-à-dire d’évidences archéologiques, fut une des raisons majeures de l’absence de révision de ce modèle jusque dans les années quatre-vingt.

Jusqu’alors, les plateaux anatoliens, pourtant si vastes et variés, avaient été relégués à un rôle de lien entre deux aires géographiques bien distinctes dont la première, le Proche-Orient, allait diffuser vers la seconde, l’Europe, les modes culturels néolithiques.

Cantonnée dans cette perspective, l’Anatolie, simple zone de passage vers l’Europe, zone d’extension des cultures néolithiques levantines, était perçue comme d’importance mineure pour la compréhension de la dynamique néolithique.

Ainsi, et malgré les premières évidences archéologiques en Anatolie centrale, apportées dans les années 1960 et 1970 par les fouilles des sites de Çatal Höyük, Hacilar et Can Hasan III ainsi que par les premières prospections entreprises par James Mellaart et Ian Todd dans les années soixante, ce modèle ne fut pas remis en question (Mellaart, 1975 ; Todd, 1980).

Tout au plus une spécificité propre à l’Anatolie centrale fut-elle relevée, résumée principalement par Çatal Höyük, site qui illustre l’idée d’une zone de néolithisation secondaire comportant des spécificités culturelles propres. Malgré des divergences culturelles fondamentales, le tout fut résumé comme une seule et même exception que Braidwood désigna alors sous le terme “fédérateur” de “Central Anatolian nuclear zone”, en écho à la “zone nucléaire levantine.”

Depuis lors, cette interprétation quelque peu réductrice a été enrichie, non pas uniquement par les nouvelles fouilles car elles sont encore trop peu nombreuses, mais par un regard différent sur l’ensemble de l’Anatolie.

C’est seulement en 1951 que furent entreprises les premières prospections systématiques par James Mellaart et le British Institute of Archaeology d’Ankara. C’est sous l’égide de ce même institut que la majeure partie de l’Anatolie fut

soumise à prospection durant les années qui suivirent. Ce sont également les Anglais qui entreprirent les premières fouilles préhistoriques en Anatolie centrale : les sites de Hacilar en 1957, Çatal Höyük à partir de 1961 (fouillés par James Mellaart) ou encore Can Hasan entre 1961 et 1967 (fouillé par D. French) ont établis les fondements du Néolithique anatolien.

Nous pouvons ajouter à ces premiers travaux en Anatolie centrale les prospections de Ian Todd ainsi que celles concernant les sources d’obsidiennes de Cappadoce entreprises dans les années soixante par C. Renfrew (Renfrew, Dixon, Cann, 1966).

La prise en considération de la nature géographique et environnementale de la Turquie, qui faisait alors défaut dans le modèle de “pont vers l’Europe”, révèle une diversité régionale importante qui, à l’évidence, ne peut satisfaire la simple logique d’un territoire unique, terre de transition par laquelle se succèderaient des courants migratoires vers l’Europe.

S’il est vrai que cette vision entretint un temps le décalage entre les données archéologiques et les interprétations qui en étaient faites, il faut également admettre que la jeunesse de la recherche en Anatolie y est pour beaucoup.

Sur la totalité du territoire turc ne sont dénombrés que trente sites néolithiques fouillés ou partiellement étudiés. A titre comparatif, le Levant en compte quatre cents environ et les Balkans trois cents. En comparant à présent la superficie de la Turquie par rapport aux Balkans ou au Levant, il est flagrant que le tissu formé par les sites fouillés en Turquie est extrêmement relâché. Tenter de définir en Anatolie des aires culturelles alors que les sites sont parfois distants d’une centaine de kilomètres s’avère particulièrement ardu. De plus, les connaissances ne sont pas homogènes au regard des différentes régions de la Turquie. Si les régions d’Urfa, de Konya/Aksaray, la région des Lacs ou de Marmara sont assez bien documentées, il reste des régions entières pour lesquelles les connaissances sont minimales comme en Anatolie de l’Ouest et du Sud ou encore au nord et nord-est de l’Anatolie qui n’ont encore livré que très peu de sites. Par contre, au Levant, la comparaison inter-sites correspond à des distances d’une dizaine de kilomètres environ. Il y est donc particulièrement aisé de vérifier la présence ou l’absence de tel ou tel élément dans

un site contemporain voisin et d'élaborer ainsi des interprétations en terme de groupes culturels.

#### II.4 : Etat de la recherche sur les plateaux anatoliens

A partir des années quatre-vingt, l'université d'Istanbul entreprit des prospections dans le nord-ouest de la Turquie, sous la direction de Mehmet Özdoğan, prospections qui conduiront aux fouilles de Yarımburgaz (1986), Toptepe (1989), Hoca Çeşme (1990) ou encore d'Aşağı-Pınar à partir de 1993, fouilles auxquelles il faut ajouter celles d'Ilıpınar et de Menteşe par Jacob Roodenberg. Ces fouilles permirent, entre autre, d'étudier la zone de contact entre l'Anatolie et l'Europe et d'apporter des informations sur la transition du Néolithique dans les Balkans (Özdoğan & Başgelen *eds*, 1999).

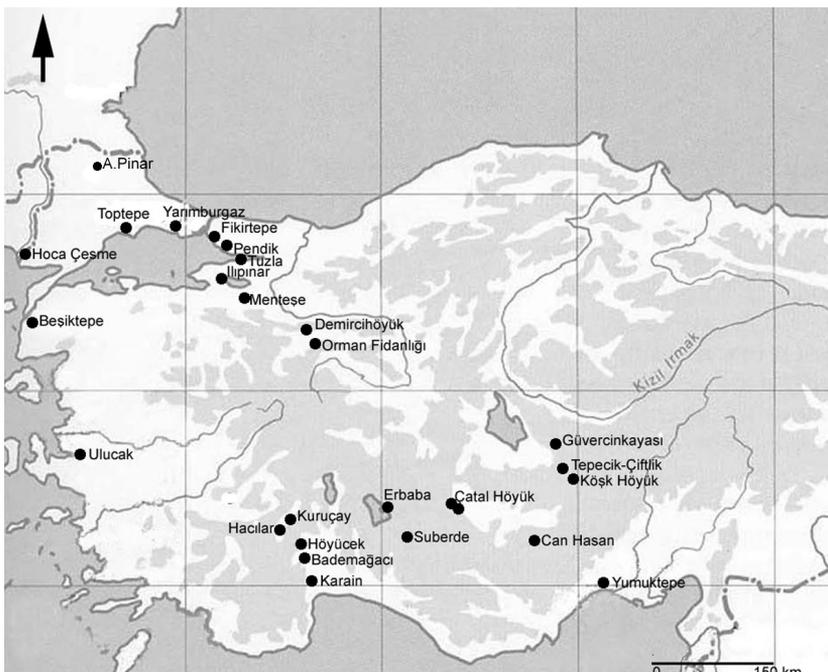
Dans les années quatre-vingt furent aussi entreprises les prospections dans les provinces d'Eskişehir et de Kütahya par Turan Efe (Université d'Istanbul) ainsi que celles de Mehmet Özsait dans la région des Lacs, qui furent à l'origine des fouilles de Kuruçay Höyük, Bucak-Höyücek et de Bademağacı par Refik Duru (Université d'Istanbul).



La fouille de l'atelier de taille de Kaletepe

Malgré ce regain de fouilles et de prospections enregistré ces dernières décennies, l'état de la recherche se trouve encore à un stade peu avancé sur les plateaux anatoliens, et plus particulièrement en Anatolie centrale.

Concernant les périodes précédant l'apparition de la céramique, entre 8 500 et 7 500 cal. BC, ne sont dénombrés que six sites d'habitats fouillés : Aşıklı et Musular en Cappadoce, Can Hasan III et Suberde dans la région de Konya, Pınarbaşı A et Hacılar acéramique dans la région des Lacs. A ces habitats s'ajoute l'atelier de taille d'obsidienne de Kaletepe, sur le Göllü Dağ en Cappadoce (Binder & Balkan Atlı, 2001).



Carte n° 3 : Sites fouillés, entre 7 000 et 5 000 cal. BC

Que se passe-t-il entre la fin de la période acéramique et l'apparition de la poterie, notamment dès les plus anciens niveaux de Çatal Höyük East, période qui correspond à l'apparition de la technologie céramique en différents points du Proche-Orient ? Cette division du Néolithique anatolien entre la période dite "acéramique" et la suivante dite "céramique", termes qui correspondent à la nomenclature anglaise : *Pre Pottery Neolithic* et *Pottery Neolithic*, n'est pas uniquement terminologique. Les données archéologiques témoignent d'une césure significative entre les cultures perdurant de 8 500 à 7 500 cal. BC et celles qui s'établissent ensuite, ces dernières ayant, entre autres caractéristiques, la maîtrise de la technologie céramique (Le Mièrre & Picon, 1999).

Concernant le Néolithique céramique, (7 500 et 5 000 cal. BC<sup>5</sup>) seulement trente sites sont fouillés ou en cours de fouilles en Anatolie, exception faite du Haut Euphrate.

Parmi ces sites anatoliens, quatre fouilles livrent des informations sur l'établissement de nouvelles cultures en Anatolie centrale durant le septième millénaire BC. Il s'agit de Çatal Höyük East dans la plaine de Konya, de Suberde et d'Erbaba dans la région des Lacs et de Mersin en Cilicie, où des liens culturels sont apparents avec la Syrie du Nord. Sont également retrouvés à Mersin des outils sur obsidienne importés de Cappadoce. Ces résultats montrent que les aires culturelles ne sont pas fermées sur elles-mêmes mais qu'elles entretiennent des relations que les archéologues établissent grâce à l'étude des matériaux et des artefacts qui peuvent provenir de lieux plus ou moins éloignés.

Quatre sites pour comprendre l'apparition des cultures néolithiques "céramique" en Anatolie centrale, c'est bien peu, surtout si nous considérons le fait que, dans ces quatre sites, les niveaux avec céramique ne sont pas en relation stratigraphique continue avec les niveaux sans céramique, qui aurait attesté d'un développement local sans rupture majeure.

De la fin du septième millénaire à 5 500 cal. BC, période qui correspond à la transition entre le Néolithique et le Chalcolithique (pour s'en

tenir à la terminologie la plus couramment employée), dix-huit sites fouillés ou en cours de fouille sont comptabilisés, principalement dans la région de Marmara et la région des Lacs, où ils ont été préalablement identifiés grâce aux programmes de prospection réalisés par l'université d'Istanbul. L'Anatolie centrale reste donc pauvre en fouilles de sites de cette période, avec seulement Çatal Höyük West dans la plaine de Konya, Köşk Höyük et Tepecik-Çiftlik en Cappadoce, et les premiers niveaux de Can Hasan I dans la plaine de Karaman. Les sites de Köşk Höyük (fouillé sous la direction de Aliye Öztan, Université d'Ankara) et Tepecik-Çiftlik (fouillé sous la direction de Erhan Bıçakçı, Université d'Istanbul), tous deux en cours de fouille, ont permis de mettre au jour une entité culturelle originale, certainement très liée à l'exploitation de l'obsidienne du Göllü Dağ en Cappadoce.

Concernant la deuxième moitié du sixième millénaire (5 500 à 5 000 cal. BC.), onze sites fouillés ou en cours de fouille renseignent sur le Chalcolithique Moyen d'Asie mineure. Il est intéressant de constater que seulement trois d'entre eux étaient déjà occupés durant le Néolithique. Il s'agit de Yarımurgaz, Ilıpınar et Mersin auxquels peut être rajouté, avec réserve, Can Hasan I.

### III : L'Anatolie centrale : une région clef mais des connaissances lacunaires

#### III.1 : Situation géographique

Dans ces conditions, que dire de l'Anatolie centrale ? Si dans le Sud-Est anatolien les influences levantines sont encore perceptibles, l'Anatolie centrale en semble exempte.

En comparaison avec le Sud-Est anatolien et la région de Marmara qui sont, à présent, relativement bien documentés, l'Anatolie centrale nécessite encore de plus amples recherches pour permettre la compréhension de l'origine des cultures qui s'y développent ainsi que de leurs liens avec l'ouest de l'Anatolie.

<sup>5</sup> Pour le lecteur à la recherche du détail des datations radiocarbone de chaque site, nous recommandons vivement le site web Canew ([www.chez.com/canew/](http://www.chez.com/canew/)), une mine de données sur le Néolithique anatolien dont des chartes chronologiques continuellement mises à jour (voir bibliographie).

Résumons arbitrairement l'Anatolie centrale aux plateaux de Cappadoce et aux plaines de Konya et d'Ereğli. Au sud de ces plaines, les contreforts du Taurus se dressent tels une frontière naturelle, arrêtant l'horizon au sud de Konya jusqu'à Niğde. Deux routes traversent cette barrière : l'une, celle des Portes ciliciennes, relie la plaine de Niğde aux plaines de Cilicie (Adana) ; l'autre, de Karaman à Mut, longe la vallée de la rivière Göksu.

Les volcans récents de l'Anatolie centrale sont disséminés d'Isparta à l'ouest (le Gölcük) à la Cappadoce à l'est (Hasan Dağ, Göllü Dağ, Acıgöl et Erciyes Dağı) en passant par ceux de Karaman (Karadağ) et de Karapınar (les « Meke ») dans la plaine de Konya. En aucun cas ils ne constituent une barrière infranchissable pour se rendre vers le nord, dans la plaine du Tuz Gölü par exemple. Le passage est également aisé vers l'ouest de l'Anatolie, le massif volcanique Erenler Dağları présentant plusieurs passages entre les plaines de Konya-Suğla, de Beyşehir, et de la région des Lacs.

### III.2 : Le Néolithique acéramique en Anatolie centrale

Du point de vue chronologique et par certains aspects culturels, le Néolithique acéramique en Anatolie centrale (8 800-7 700 BC cal.) coïncide avec le PPNB de l'Euphrate. Les seuls sites d'habitats fouillés à ce jour sont Aşıklı Höyük en Cappadoce, Can Hasan III dans la plaine de Konya, et Suberde près du lac de Suğla.

La fouille du site acéramique d'Aşıklı Höyük débuta en 1989 sous la direction d'Ufuk Esin (université d'Istanbul). Les résultats ont abouti à un changement radical dans la manière d'appréhender la néolithisation en Anatolie Centrale.

Deux mille ans après l'apparition des premiers villages sur le Haut Euphrate, Aşıklı Höyük est aujourd'hui le premier signal de la sédentarisation néolithique en Anatolie centrale. Les plus anciens niveaux fouillés ont été datés des environs de 8 500 cal. BC. On ne sait ni le contenu ni l'âge des niveaux antérieurs présent mais non encore fouillés, la fouille n'ayant pas encore atteint les premiers niveaux d'occupation. Le site est localisé dans la vallée de la rivière Melendiz, à environ mille mètres

d'altitude, à quarante kilomètres au nord du volcan Hasan Dağ.

D'une superficie de quatre hectares, le site est occupé tout un millénaire durant ; la constance culturelle y est remarquable dans chacun des niveaux d'occupation, tant dans l'organisation générale du site, dans l'architecture et les techniques de construction que dans les industries qui y furent produites et utilisées. Cette constance sur une aussi longue période est pour le moins intéressante, car elle révèle l'existence d'un modèle social qui pourrait presque être défini comme "figé". Exceptée la présence d'une industrie lithique de débitage de lames sur nucléus bipolaires, méthode comparable au "naviforme" levantin, rien ne rappelle les cultures levantines ni celles de l'Euphrate. Le reste de l'industrie lithique, toujours sur obsidienne, présente des caractéristiques locales, c'est-à-dire originales et particulières au site. Peu avant l'abandon d'Aşıklı Höyük, une sorte d'apogée peut être observée, avec l'apparition et le développement du site voisin de Musular, (fouilles sous la direction de Mirhiban Özbaşaran, université d'Istanbul), qui semble être une extension d'Aşıklı Höyük destinée à la réalisation d'activités particulières.

Les causes du brutal abandon d'Aşıklı Höyük vers 7 500 cal. BC, au moment même où dans la plaine de Konya le site de Çatal Höyük présente un tout autre système d'organisation sociale (économie de subsistance, technologie lithique, apparition de la technologie céramique, pratiques funéraires), restent à déterminer. Du fait de la grande différence culturelle entre les deux sites d'habitats, l'apparition de Çatal Höyük dans la plaine de Konya ne peut être liée à une quelconque réimplantation des communautés d'Aşıklı. Les caractéristiques culturelles des populations, reflétées par les modes de subsistance, de production, d'habitat sont tellement différentes que l'origine Çatal Höyük semble plutôt s'enraciner dans un fond culturel local déjà présent dans les sites acéramiques de Can Hasan III (Karaman), Suberde (Suğla) ou encore Pınarbaşı A (Konya) auxquels s'ajoute peut-être des influences méridionales ciliciennes. Dès les plus anciens niveaux de Çatal Höyük, les populations possédaient une parfaite connaissance de la région, acquisition de connaissances ne pouvant s'expliquer que par un passé enraciné localement.



Le Göllü Dağ et le village de Kömürcü

Aşıklı Höyük est, avec Musular, le seul site fouillé pour la période acéramique en Cappadoce. Des prospections récentes<sup>6</sup> ont révélé d'autres sites correspondant à la période d'occupation d'Aşıklı Höyük, principalement des ateliers de tailles d'obsidienne mais également certains sites d'habitats, eux aussi, semble-t-il, abandonnés vers 7 500 cal. BC.

Des causes démographiques au sein du site ne semblent pas pouvoir expliquer l'abandon d'Aşıklı Höyük. De même, les résultats des travaux paléoenvironnementaux n'ont pas mis en évidence, vers 7 500 BC cal., de changement climatique important ni d'événements géologiques (par exemple une éruption volcanique catastrophique) qui auraient pu conduire à la désertion du site.

Une autre hypothèse, pour la moins intéressante, a été avancée par F. Gérard (Gérard, 2001), qui lance le débat sur le rôle du développement interne des cultures préhistoriques et de ses répercussions sur l'économie dont elles dépendent. Selon cette hypothèse, la société d'Aşıklı est présentée comme étant refermée sur elle-même, conservatrice dans son choix de favoriser exclusivement l'élevage du mouton, tout en continuant des activités de chasse et de cueillette.

Les conséquences de choix auraient conduit à l'éclatement de la sphère sociale, les derniers

habitants d'Aşıklı optant alors pour un mode de vie fondé sur un pastoralisme excluant la sédentarisation permanente.

Après 7 500 BC cal., la Cappadoce n'est pas pour autant délaissée complètement. L'exploitation de l'obsidienne par exemple persiste dans la région. Ainsi, pendant cette période, l'atelier de taille de Kaletepe, contemporain d'Aşıklı, continue de produire même si les aires de distribution des outils qui y sont façonnés changent et se restreignent à l'Anatolie alors que, durant la période précédente (acéramique), les productions de Kaletepe étaient distribuées au Levant Sud, sur le Moyen Euphrate et jusqu'à Chypre.

Les outils sur obsidienne n'étaient pas uniquement voués à une exportation sur de longues distances ainsi, à Aşıklı, l'obsidienne de Kayırlı et du Nenezi Dağ étaient également utilisées pour le débitage de lames selon le même concept qu'à Kaletepe, à savoir un débitage bipolaire. Eux non plus, ne semblent pas être affectés par cet abandon qui marque la fin de l'occupation des sites de Musular et d'Aşıklı. Les cultures acéramiques de Cappadoce ont donc peut-être entretenu deux types de spécialisations spécifiques. L'une, l'élevage des moutons qui, se spécialisant, conduit à un changement radical dans l'organisation sociale et l'autre, l'exploitation de l'obsidienne qui, orientée vers des échanges permanents avec les régions environnantes et lointaines, perdure sans interruption jusqu'au Chalcolithique. Souvent, les motifs des changements culturels observés sur les sites sont recherchés dans des stress extérieurs comme des variations climatiques éventuelles, ou des épidémies... Mais il existe aussi des causes internes susceptibles de provoquer des ruptures. La définition de ce type de caractère culturel interne reste délicate, puisqu'elle repose sur la mise en évidence de critères archéologiques déterminants et pertinents.

<sup>6</sup> S. Gülçur, "Some Unknown Aspects of Western Cappadocia", in : *Reading in Prehistory, Studies Presented to Halet Çambel*, Istanbul, 1995.

S. Gülçur, 1996. "Western Cappadocia, Distribution of Mounds and Flat-Settlements" in : *Çağlar Boyunca Anadolu'da Yerleşim ve Konut Uluslararası Sempozyumu*. Istanbul, Ege Yayınları.

Voir également les publications des prospections entreprises dans les années quatre-vingt dix par S. Omura, publiées dans les compte-rendus des symposiums d'archéologie à Ankara : *Araştırma Sonuçları Toplantısı*, N° 8, 9, 10, 12, 14 et 15.

Les travaux suscités par la fouille d'Aşıklı ont donc abouti à la mise en évidence de l'importance des choix sociaux et économiques d'une culture, dans l'évolution de son développement.

Les récentes prospections montrent qu'Aşıklı n'est en rien un site isolé. Au moins quatre sites d'habitats, localisés en fond de vallée, peuvent être rattachés à Aşıklı, bien que présentant des durées d'occupation moins longues. C'est le cas d'Acıyer, de Yelibelen ou encore de Sırçantepe. Malheureusement, les données collectées sont lacunaires, ces sites n'ayant fait l'objet que de prospections et les seuls artefacts étudiés étant ceux ramassés en surface. Le mode de subsistance de leurs habitants était-il semblable à celui d'Aşıklı ? S'étaient-ils eux aussi spécialisés dans l'élevage du mouton tout en gardant une partie de leur économie de subsistance fondée sur la chasse et la cueillette ? Le même éclatement de la sphère communautaire les ayant conduit vers un pastoralisme exclusif est-il imaginable ?

Ces questions montrent combien il est nécessaire et urgent, étant donné la rapide détérioration des sites archéologiques, d'entreprendre des fouilles et des prospections ciblées, notamment sur les contreforts des massifs bordant les plaines, si tant est que l'érosion n'ait point détruit les restes d'abris et de camps pouvant correspondre à de possibles communautés semi-nomades vivant du pastoralisme.

### III.3 : L'apparition de la céramique en Anatolie centrale (7 500 - 5 500 BC cal.)

Iann Todd, lors de ses prospections, releva en Cappadoce douze sites pouvant correspondre à la période du Néolithique céramique (qui débute mille ans après l'abandon d'Aşıklı) et aux débuts du Chalcolithique. Comme tout résultat de prospections, cette chronologie est à prendre avec précaution. Deux de ces douze sites sont fouillés et donc susceptibles d'apporter des éléments de datations fiables ainsi que des stratigraphies détaillées.

Pendant, la majeure partie des douze sites présentent des industries sur obsidienne comparables, dans leurs concepts, avec celles du Néolithique acéramique de Cappadoce. Ces sites restent situés dans les environs immédiats des différentes sources d'obsidiennes ou dans un rayon ne dépassant pas cinquante kilomètres. Ainsi, les deux sites en cours de fouilles, Tepecik-çiftlik et Köşk Höyük, ainsi que celui de Pınarbaşı-Bor, pour lequel on dispose que d'une seule coupe, sont très proches des ateliers de taille du massif du Göllü Dağ.

Jusqu'à la fin de la période Chalcolithique, Köşk Höyük et Tepecik-çiftlik semblent avoir joué un rôle important dans l'exploitation de l'obsidienne et dans sa distribution vers le Levant via la Cilicie.

## Un projet de carrière à ciel ouvert sur le Göllü Dağ ou la disparition annoncée d'un patrimoine mondial tout juste découvert

Nous avons évoqué la place que tenait l'obsidienne anatolienne durant le Néolithique. Diffusée jusqu'au Levant et à Chypre, cette matière première joue également un rôle considérable dans la formation des cultures préhistoriques d'Anatolie centrale.

Le Göllü Dağ est un massif volcanique contenant les sources d'obsidiennes les plus importantes de Cappadoce. Son diamètre est de douze kilomètres environ et son point le plus haut culmine à 2143 mètres d'altitude. Sa période d'activité est d'âge Pléistocène moyen.

Six affleurements importants d'obsidiennes ont été recensés sur les pentes du Göllü Dağ : Kayırlı, Kayırlı village, Sırça Deresi, Bozköy,

Kömürcü et Gösterli. Des ateliers de tailles de l'obsidienne sont présents sur les gîtes de Bozköy, Kömürcü et Kayırlı. A Kayırlı il s'agit de deux ateliers de taille distincts (Bitlikeler et Ekinlik) dans lesquels ont été retrouvés des préformes bifaciales, des nucléus unipolaires et des nucléus bipolaires similaires à ceux retrouvés à Aşıklı, ainsi que des nucléus également bipolaires mais similaires à ceux d'un autre atelier, celui de Kaletepe. L'industrie lithique sur obsidienne retrouvée à Aşıklı est caractérisée par une chaîne opératoire liée à un débitage de lame effectué sur le site même. Par contraste, les ateliers de tailles proprement dits, comme celui de Kaletepe, sont situés sur les gîtes de matière première eux-mêmes. A Aşıklı,

le schéma d'exploitation du matériau est donc caractérisé par un transfert de la matière première sur le site où elle est exploitée. Une partie des déchets de taille résultant du façonnage de la préforme (nucléus bipolaire aux dépendus duquel sont obtenues des lames) y sont utilisés pour la fabrication de divers autres outils tels des racloirs ou grattoirs. Cet emploi des déchets de taille pour produire une industrie spécifique perdure durant les périodes postérieures à l'occupation néolithique acéramique d'Aşıklı, jusqu'au Chalcolithique Ancien.

Les gîtes d'obsidienne de Kömürçü ont été exploités par plusieurs ateliers de taille correspondant chacun à des périodes différentes de la Préhistoire, du Paléolithique (bifaces, éclats Levallois...) au Chalcolithique. Ces ateliers sont à présent mieux connus grâce aux fouilles de Kaletepe par l'université d'Istanbul (Nur Balkan-Ath) et le CNRS (Didier Binder). Situés auprès des sources d'obsidienne de Kömürçü, ces ateliers de taille ont livré nombre d'informations pertinentes pour l'étude des problématiques de peuplement en Anatolie Centrale, aussi bien durant le Paléolithique Ancien que durant le Néolithique.

Les trois campagnes de fouilles de l'atelier paléolithique de Kaletepe, dirigées par Ludovic Slimak (Mission Française de Préhistoire Anatolienne MAE-CNRS, Université d'Istanbul), ont permis de caractériser plusieurs niveaux d'occupation Paléolithique et de mettre en évidence que le Göllü Dağ recèle également des séquences paléolithiques, majeures pour la compréhension des premiers peuplements humains en Anatolie (Slimak, 2002 ; Slimak & Balkan-Ath, à paraître)

Petite zone diagnostique pour une grande découverte. En effet, une séquence paléolithique d'une telle ampleur, en position primaire, est chose rare, qui plus est en Anatolie.

Le niveau le plus ancien fouillé à ce jour détient, parmi des outillages de type "galets aménagés" sur support basaltique, un biface façonné sur obsidienne. Ce niveau correspondrait vraisemblablement au Paléolithique inférieur ancien, encore peu connu en Turquie. Nous sommes donc en présence, sur le Göllü Dağ, de la première preuve tangible d'une occupation humaine en Anatolie Centrale peu après 1 million d'années avant notre ère.

Dans ces conditions, la nécessité de préserver ce massif de toute destruction possible devient indiscutable. Or, un projet d'exploitation industrielle des perlites associées à l'obsidienne de ce massif volcanique met en péril ce patrimoine essentiel ainsi qu'une faune et une flore endémiques exceptionnelles.

L'exploitation des perlites, avec son cortège de carrières à ciel ouvert, pistes pour camions, zones de stockage, logistique d'exploitation et de transport, conduit à envisager la perte définitive de ces premières traces d'anthropisation en Turquie.

Une définition succincte de la perlite peut être trouvée en introduction du "Memento des roches et minéraux industriels" publié par le BRGM<sup>7</sup>.

*"La perlite est un verre volcanique acide qui s'expande après un chauffage brutal vers 900°C. Cette expansion provoque une chute brutale de la densité et de la conductibilité thermique. Ces nouvelles caractéristiques confèrent à la perlite un intérêt dans les secteurs de la construction, de l'horticulture, de la filtration et de la cryogénie."*

Plus précisément, la perlite est une roche aluminosiliceuse issue de l'hydratation secondaire de l'obsidienne, contenant après hydratation naturelle entre 2 % et 5 %. Cette teneur en eau prend son importance lors du processus de chauffage en conférant à la perlite une capacité d'expansion entre 20 à 40 % du volume initial avant chauffe.

Sa faible densité, son inertie chimique et le peu de conductibilité thermique en font donc un matériau de choix dans des secteurs d'utilisation divers et variés :

- Le secteur du bâtiment, le plus consommateur de perlite, l'utilise dans les bétons, isolants, enduits, peintures, revêtements de toitures et terrasses, revêtements anti-incendie...
- Le secteur de la filtration utilise la perlite pour sa capacité d'absorption et de rétention des particules solides pouvant altérer les capacités des filtres. L'inertie chimique de la perlite présente d'autant plus d'intérêt dans ce domaine quand on sait que ces filtres sont également utilisés dans les secteurs de l'alimentation.

<sup>7</sup> J.P. Rocci, 1987, "Memento des Roches et Minéraux industriels" Paris, BRGM-Service Géologique National, Ministère de l'Industrie et du Commerce extérieur.

- Incorporée aux tourbes, la perlite est un matériau fréquemment utilisé en horticulture, qui permet de maintenir un taux d'humidité dans les terreaux et tourbes de jardinage, ralentissant le processus d'évaporation.
- La demande croissante du marché du stockage et du transport des produits pétroliers et gazeux conduit à des commandes de perlites expansées parce qu'elles entrent dans la composition du revêtement des cuves de stockage des gaz liquéfiés. Là encore, son inertie chimique utilisée pour annuler tout risque d'altération des cuves par réaction chimique aux produits qui s'y trouvent. Par ailleurs, la perlite est aussi un excellent absorbant des hydrocarbures, utilisé pour la lutte contre les pollutions pétrolières (marées noires...).

Ressource naturelle de première importance, l'exploitation de la perlite est inévitable et son utilisation bénéfique. En effet, les produits de substitution à la perlite sont le plus souvent élaborés selon des procédés polluants ; la perlite offre donc une alternative naturelle à des matériaux qui se transforment en produits polluants après usage.

Les ressources naturelles de perlites se répartissent sur tous les continents et des gisements sont exploités aux Etats-Unis, en Russie, en Grèce, au Japon, en Hongrie, en Turquie, en Tchécoslovaquie et au Mexique.

La Turquie possède la plus grande réserve de perlites au monde et, les demandes à l'exportation croissant, l'exploitation des gisements est en pleine expansion<sup>8</sup>. Les Etats-Unis, dont la capacité de production ne parvient pas à subvenir au besoin de son marché intérieur, équilibre la demande par des importations croissantes de perlites turques, soutenant ce processus par l'implantation de compagnies minières américaines en Turquie.

C'est une telle compagnie, la *World Mineral Brand Perlite* et ses filières européennes Harborlite et Europerl (déjà implanté à Dikili), qui tente d'obtenir aujourd'hui l'autorisation d'exploiter la perlite du Göllü Dağ. La localisation de ce massif présente l'intérêt majeur de se

trouver à une centaine de kilomètres des ports turcs sur la Méditerranée, réduisant le coût du transport par rapport à une autre exploitation possible de gisements localisés dans le Nord-Est.

En dépit de la loi de protection des sites archéologiques, en dépit du fait qu'en vertu de cette loi le Göllü Dağ dans son ensemble est protégé (outre les ateliers de tailles préhistoriques, s'y trouve aussi un site hittite important), il semble bien que ce projet de carrières ait toutes les chances d'aboutir. Le contrat d'exploitation représenterait un bénéfice substantiel pour la Turquie et ce, pendant une dizaine d'années. Il produira des bénéfices importants pour les acteurs plus ou moins directs de l'exploitation du gisement. Sociétés de transport par camions, création d'emplois pour les villageois de la région, dynamisation du commerce local, sont autant de raisons économiques annexes qui rentrent en ligne de compte pour prendre la décision d'octroyer à cette compagnie le droit d'exploiter les gisements de l'ancien volcan.

Devant le désastre culturel qu'une telle décision entraînera, l'embarras des autorités turques était perceptible jusqu'à ces derniers mois. Le Göllü Dağ est en effet un site naturel et archéologique protégé par une loi qui ne tolère pas d'exception. Légalement, tout s'oppose à la réalisation de ces projets de carrières. Malgré les pressions, les archéologues sont restés fermes dans leur refus de tout accord ou compromis, renvoyant la responsabilité du désastre à la décision des politiques.

La situation peut changer, non pas au profit mais au désavantage de la préservation du patrimoine culturel et environnemental. En effet, une proposition de loi émanant du Ministère de l'Energie et des Ressources Naturelles, datée du 15 avril 2002, propose de donner priorité à tout projet d'exploitation minière en cas de conflit avec des questions relevant de la protection du patrimoine. Cette loi est aujourd'hui en bonne voie d'être acceptée, malgré des critiques au sein même de plusieurs ministères. Elle sonnerait, si elle est votée, le glas du patrimoine préhistorique présent sur le Göllü Dağ.

<sup>8</sup> Les réserves des Etats - Unis étaient estimées à 635 millions de tonnes en 1985 contre 3628,8 millions de tonnes pour la Turquie (*Türkiye Perlit Envanteri*, Maden Tetkik ve Arama genel Müdürlüğü yayınlarından, N° 193. Ankara, 1985.)



Carte n° 4 : Répartition des sites du Néolithique et du Chalcolithique ancien en Anatolie centrale

Malgré la césure marquée par à l'abandon d'Aşıklı, ces nouvelles communautés établies vers 6 000 cal. BC témoignent d'un usage persistant de l'obsidienne cappadocienne. Il paraît possible de proposer que cette constance dans l'industrie lithique, depuis le Néolithique acéramique jusqu'aux débuts du Chalcolithique, puisse être le signe de la continuité des pratiques héritées des communautés qui délaissèrent Aşıklı.

Tepecik-Çiftlik et Köşk Höyük sont similaires en plusieurs points et peuvent être perçus comme faisant partie d'une même entité culturelle.

A Tepecik-Çiftlik n'ont pas encore été retrouvés d'éléments (préformes, nucléus ou déchets de taille) permettant de dire que la production lithique était réalisée sur le site d'habitat lui-même, à la différence de Köşk Höyük où une préforme a été retrouvée. Par ailleurs, la liaison ateliers-habitats n'a pas encore été établie.

Deux scénarios de productions lithiques sont remarquables à Tepecik-Çiftlik. L'un, hautement spécialisé, concerne la production de pointes de flèches réalisées sur des lames provenant d'un débitage bipolaire. Ces lames sont finement retouchées par pression, soit par retouches



La fouille de Tepecik-Çiftlik



Poterie à décor en relief provenant de la fouille de Tepecik-Çiftlik

couvrantes sur la face supérieure soit sur les deux faces de la lame. Elles résultent d'une chaîne opératoire nécessitant un savoir-faire important. Cette industrie sur lames devait être réalisée par des artisans spécialisés, comme c'était déjà le cas pour les productions hautement maîtrisées et standardisées de Kaletepe durant la période néolithique acéramique.

Au côté de cette production spécialisée, une autre industrie est réalisée à partir des déchets de taille de la première ou sur de simples éclats issus d'un débitage peu élaboré, certainement obtenu sans investissement technique particulier, donc par tout-un chacun.

Il semble qu'à partir de 6000 cal. BC, l'obsidienne de Cappadoce ne soit plus employée avec autant d'intensité en Anatolie centrale. A Çatal Höyük East, par exemple, des productions sur obsidienne de grande qualité ont été réalisées durant les périodes néolithiques d'occupation du site. Cependant, après que, vers 6 000 BC cal., l'habitat ait été déplacé à l'ouest de sa première localisation (Çatal Höyük West), la production lithique en obsidienne se caractérise par un investissement technique bien moindre qu'à la même époque en Cappadoce.

Alors, l'Anatolie centrale se distingue-t-elle par la coexistence de différentes cultures préhistoriques, les unes en Cappadoce et les autres dans la plaine de Konya ?

C'est bien l'insuffisance de données archéologiques, de fouilles et de datations encore lacunaires, qui empêche de répondre à cette question. Par exemple, si le site de Köşk Höyük ne semble pas avoir été durablement occupé, Tepecik-Çiftlik présente une accumulation de niveaux d'occupation bien plus longue, sous les trois niveaux supérieurs aujourd'hui fouillés, qui correspondent aux niveaux les plus anciens de Köşk Höyük. Pour les périodes finales de l'occupation de Tepecik-Çiftlik, la contemporanéité et la similitude entre ces deux sites est très claire. La production céramique, avec notamment la réalisation de poteries à décors en reliefs mettant en scène un bestiaire animal composé d'animaux domestiques (bovidés et chèvres), des animaux sauvages (cervidés) ou encore des représentations humaines en situation quotidienne, est un caractère commun aux deux sites.

Ces décors, que certains interprètent comme un transfert de l'iconographie murale de Çatal Höyük East, renseignent aussi sur certains aspects de l'économie de subsistance. La faune sauvage exploitée et consommée à Tepecik-Çiftlik, est principalement représentée par les cervidés. Les animaux domestiques sont, eux, dominés par les ovicapridés suivis des bovidés. Les décors céramiques sont donc une représentation culturelle frappante de la réalité économique des populations. Ces premiers résultats sont extrêmement intéressants car ils montrent une importante variabilité dans la gestion de la faune et donc du territoire alentour, ce qui diffère du modèle présent dans la plaine de Konya où la domestication animale domine, notamment l'élevage des ovicapridés.

Des données fragmentaires certes, mais déjà se détache une vision riche et variée des cultures occupant les plaines cappadociennes, au moins à partir de 6 000 cal. BC. D'ailleurs, cette impression d'abandon des sites en plaines durant le septième millénaire BC est à vérifier, sachant que des höyüks comme Tepecik-Çiftlik ou encore Pınarbaşı-Bor présentent une puissance stratigraphique qui pourrait correspondre à des occupations humaines antérieures à 6 000 cal. BC. Tant que ces sites qui présentent de longues stratigraphies n'auront pas livré le matériel archéologique des niveaux anciens, la "césure" entre le Néolithique acéramique et le Néolithique céramique en Cappadoce ne sera pas confirmée.

#### **IV : Un patrimoine archéologique hors du commun face aux mutations de la société : comment le préserver ?**

Sachant que patrimoine préhistorique de la Turquie est particulièrement riche et, encore aujourd'hui, extrêmement bien conservé, sachant que nous commençons seulement à comprendre les termes culturels de ce patrimoine, l'insuffisance des travaux dans la région empêche l'approfondissement des connaissances sur l'évolution culturelle de l'Anatolie centrale aux périodes préhistoriques.

Or, le temps presse, car si la recherche préhistorique en Turquie est relativement jeune, le patrimoine, lui, fait l'objet de dégradations et de destructions qui ne font que s'accroître.

##### **IV.1 La prise en considération du patrimoine par les sociétés actuelles : une nécessité pour sa protection**

La recherche préhistorique en Europe a donc été marquée par des préconçus et des idéologies d'ordre religieux, identitaire voire nationaliste. Dépasser ces préjugés idéologiques ne fut pas chose facile et reconnaître que les racines de l'humanité, l'histoire commune, trouvent leurs origines bien au-delà des murs de la cité sumérienne d'Ur et des remparts d'Uruk en Mésopotamie ne fait, encore aujourd'hui, pas l'unanimité et heurte certaines croyances. Nier la Préhistoire de l'homme revient à nier le fait archéologique même, son existence. Il est des cas où le préhistorien se trouve dans l'incapacité

d'effectuer ses recherches car elles vont à l'encontre de préceptes idéologiques réfutant l'histoire de l'humanité telle que la délivre le fait archéologique. Ces exemples, aussi extrêmes qu'ils soient, sont bien réels et les préhistoriens d'Algérie, par exemple, confrontés à certaines crispations identitaires et religieuses de certains groupes radicaux, mènent leurs travaux dans la crainte de représailles. Ces cas sont rares ; mais ils montrent néanmoins à quel point l'archéologie, et plus particulièrement la recherche en Préhistoire, sont intimement liées à l'image que les sociétés humaines cherchent à se renvoyer. Réfuter ce passé, conduit à nier jusqu'à l'existence des sites archéologiques ; les nier peut conduire à les détruire dans l'indifférence générale. Les acteurs de l'archéologie, y compris les chercheurs, sont en quelque sorte commandités par la société à laquelle ils appartiennent. Que les recherches soient financées par l'Etat, par le biais d'universités ou de laboratoires de recherche, ou soutenues par des financements privés, l'objectif premier est l'approfondissement des connaissances sur le passé des sociétés actuelles. Pourquoi financer ces recherches, pourquoi s'encombrer de sites quand ils sont un frein au développement urbain, pourquoi les prendre en compte et les étudier ? Les actions de préservation d'un patrimoine, quel qu'il soit, dépendent de l'intérêt que celui-ci présente pour ses contemporains. La perception qu'ont les sociétés actuelles de l'archéologie, et du patrimoine préhistorique en particulier, est marquée aujourd'hui par un passé devenu une marchandise, intégré dans une logique de consommation et de profit. La protection d'un patrimoine ne s'élabore pas dans l'échauffement médiatique cristallisé sur un cas précis, vite oublié, visant à mobiliser l'opinion publique mais dans une action de transferts de connaissances, d'enseignements, qui permet à une société d'intégrer son héritage.

L'école est le lieu où l'enfant et l'adolescent vont développer leur esprit pour s'intégrer dans la société et acquérir les connaissances essentielles pour construire leur avenir. Ces bases, ces références, sont à l'origine du fondement de l'identité individuelle. L'individu doit se définir personnellement dans le temps passé, présent et futur. Or, l'appréhension du passé dépend de la connaissance qu'on en a. Dans ce contexte, le passé, l'Histoire et la Préhistoire, n'apparaissent pas comme essentiels à la vie au quotidien.

Mais pour qu'un individu se positionne dans le temps en prenant en considération le passé, aussi lointain soit-il, il lui faut le connaître, en avoir notion.

De la curiosité suscitée par cette connaissance et des interrogations qui peuvent en émerger naît l'intérêt. Hors, qu'en est-il de ce processus d'acquisition des connaissances ? Les enfants, ceux d'entre eux les plus studieux, ne trouvent dans leurs livres d'école que peu de lignes concernant la Préhistoire. Les autres, ceux dont la présence d'un tableau noir fait ostensiblement tourner la tête en direction des fenêtres de la classe, auront peut-être le loisir de regarder quelques documentaires télévisés sur le sujet. Mais que dire d'une société où la responsabilité des enseignements est transférée à des médias, ersatz médiocres qui se substituent à l'apprentissage ? Les sociétés actuelles, dans lesquelles l'image se targue de plus en plus de nous apporter les émotions qu'un quotidien sans surprises annihile, ont besoin de grandiloquence, de belles histoires pour ne pas sombrer dans l'ennui. Combien considère l'archéologie comme un moyen d'accès à la connaissance ? La plupart des médias, attachés à combler un public avide d'émotions et de sensations, présente l'archéologie comme une fin en soi, une activité sortant du commun, l'intrusion soudaine de l'aventure dans la grande sphère de l'intellectualisme à laquelle est assimilée l'Histoire. Ou bien, l'archéologie est une aventure vécue comme telle par quelques originaux et qui n'a uniquement d'intérêt que lorsque ce qui sort de terre est "exceptionnel".

La raison d'être de la recherche archéologique s'efface au profit de ce que sa pratique véhicule dans l'imaginaire collectif. Coupée de son sens par les médias, elle devient une entité à part entière, support aux fantasmes des sociétés actuelles. Pourtant, l'image tient une place importante car elle est devenue le principal vecteur d'information et de communication vers le public. La transmission des connaissances sur les cultures du passé passe donc par une mise en scène de celles-ci par l'image. C'est le seuil par lequel l'archéologie rentre dans le processus d'élaboration d'un produit et donc dans une logique commerciale.

Paradoxalement, les sociétés qui investissent le plus dans les différents secteurs de la recherche, y compris donc en archéologie, sont devenues des sociétés du "retour sur investissement".

De fait, des pans entiers de la recherche sont soumis à cette volonté. Les laboratoires de recherches pharmaceutiques en sont un exemple flagrant. Tributaire des financements qui lui sont accordés, l'archéologie est, dans ce contexte, menacée de subir un traitement similaire, si ce n'est déjà le cas. Les effets en sont visibles sur les critères qui déterminent la hauteur des financements accordés à tel ou tel secteur de l'archéologie.

Le fait archéologique en lui-même risque d'être vidé de sa substance informative au profit de sa représentativité marketing. Dans cette logique, les périodes préhistoriques sont les plus démunies, l'attrait visuel recherché étant la plupart du temps absent des sites préhistoriques. Or, le contre-fou ne peut venir que de la recherche publique, administrée par les Etats qui doivent être à même de trancher entre l'ignorance représentée par l'archéologie du spectacle et la connaissance issue d'une politique de recherche fondée sur un objectif d'acquisition de connaissances.

Déjà, et c'est notamment le cas au Proche-Orient quelle que soit la période étudiée, le vital besoin de fonds pour mener des fouilles se heurte à la faiblesse des crédits publics octroyés à l'archéologie. D'où la sollicitation croissante de bailleurs de fonds privés. Il en découle que cette équation entre la recherche pour le savoir et le retour sur investissement entre en ligne de compte dans la manière d'appréhender l'archéologie. Quand l'archéologie devient un moyen de communication pour des compagnies privées, il faut que le contenu soit alléchant, puisse toucher le public, frapper son imaginaire. L'archéologue doit, dans la définition de ses objectifs de recherche, y intégrer les attentes de ses créditeurs pour qui le site archéologique n'a d'attrait que dans sa capacité promotionnelle.

L'évolution de la recherche en archéologie préhistorique et des politiques publiques de son financement dépend aujourd'hui de la représentativité que trouve la Préhistoire auprès du grand public, représentativité qui influence de plus en plus la manière dont la société va appréhender son patrimoine culturel.

Il importe donc que les acteurs de la recherche en Préhistoire prennent conscience que leurs recherches sont indissociablement liées à la société dont ils font eux-même partie. Préparer l'avenir de la recherche en Préhistoire

inclut bien évidemment de préserver le patrimoine archéologique des destructions qui le menacent. Mais cet avenir dépendra fondamentalement de l'effort d'éducation et de transmission du savoir pour engendrer une prise de conscience collective, un intérêt commun pour ce vieil héritage aux fondements de l'histoire.

#### **IV.2 : Le patrimoine archéologique en Anatolie centrale : état actuel**

En matière de compréhension des phénomènes sociaux à l'origine de nos civilisations actuelles, le patrimoine centre-anatolien est exceptionnel. Sa préservation remarquable est le fruit d'une histoire pluri-millénaire sans destructions majeures, jusqu'à ces deux dernières dizaines d'années.

La comparaison entre des sites néolithiques en France et en Turquie souligne le caractère unique du contexte actuel de préservation en Turquie. La forte urbanisation qu'a connue la France tout au long de son histoire a eu pour résultat la destruction de la plus grande partie de l'information concernant les périodes préhistoriques. Dans la plupart des cas, les sites qu'il est possible d'étudier sont des "rescapés" de cette urbanisation, souvent sauvés d'une destruction par leur localisation topographique hors d'atteinte du développement urbain. Sites en grottes, abris sous roche, camps saisonniers en contexte montagneux... Ailleurs, tout un pan des cultures préhistoriques fut balayé par la pression de la croissance des villes, le réseau routier, les zones industrielles... ainsi que l'agriculture extensive. Il est devenu possible de considérer la recherche néolithique française comme une archéologie de la périphérie, à savoir que les fouilles ne peuvent être entreprises que sur des sites périphériques, saisonniers ; les sites d'habitats sont devenus exceptionnels, voire inexistantes.

En Turquie, un territoire étendu et une urbanisation équilibrée séculaire ont contribué à la préservation des sites en plaines. Cette préservation remarquable s'explique aussi par la nature même des sites d'habitats néolithiques et chalcolithiques en Anatolie qui, pour la plupart, forment des monticules couvrant parfois plusieurs hectares de superficie et s'élevant d'une dizaine de mètres en hauteur, caractéristiques qui rendent difficile leur "digestion" par le développement urbain, routier et rural.

Ces sites conservant les restes d'occupation pluri-millénaires sont facilement reconnaissables au milieu des plaines, même lorsqu'ils ont été partiellement enfouis sous des dépôts sédimentaires. Il ont échappé à la destruction totale par l'exploitation agricole ou à une destruction involontaire lors d'extensions urbaines, qui sont le lot des sites d'habitats de courte durée dont la faible épaisseur stratigraphique offre peu de résistance aux actions de mise en valeur actuelles du territoire. Pourtant, depuis une vingtaine d'années, le développement rapide de l'économie et de la population en Turquie met en cause l'avenir de la conservation de ce patri-

moine si des mesures efficaces de protection et des programmes d'information envers le public ne sont pas rapidement mis en place.

### IV.3 : Destruction et causes

Les grands projets de construction récents tels que les barrages ou encore les pipelines (cf. encart sur le Baku-Tbilisi-Ceyhan Crude Oil Pipeline) sont accusés d'être une cause de destruction majeure du patrimoine archéologique. Parallèlement, les réalisations routières et urbaines s'encombrent peu des destructions qu'elles entraînent. Les seuls programmes

## Baku-Tbilisi-Ceyhan Crude Oil Pipeline : Plus de mille kilomètres de corridor à travers l'Anatolie

Le projet de construction d'un pipeline visant à acheminer du pétrole brut de Baku à Yumurtalık au fond du golfe d'İskenderun, a été accompagné de mesures assimilées à une action d'archéologie préventive.

Ce pipeline, propriété future de la compagnie BOTAS BTC Crude Oil Pipeline, va traverser la Turquie sur un tracé de 1062 kilomètres de long. Corridor de cinq cents mètres de large, il pénétrera en Turquie au nord-est par Posof-Türküzü, se dirigera vers l'ouest au travers du plateau de Kars puis dans la plaine d'Erzurum. Longeant ensuite la faille nord-anatolienne toujours en direction de l'ouest, il tournera vers le sud en rejoignant les villes de Pınarbaşı, Sarız, Göksun et Kadirli avant d'atteindre Yumurtalık.

Financé par des crédits de la Banque Mondiale, ce projet est soumis à l'obligation d'un strict respect des règles émises par l'European Archaeological Heritage Management Convention en matière de protection de l'environnement et du patrimoine.

Cette obligation comprend la production d'un plan de documentation environnementale et archéologique sur le tracé du pipeline.

Pour mener à bien l'inventaire préliminaire des dommages pouvant être occasionnés par la construction du pipeline, un panel de scientifiques –archéologues, géomorphologues,

géologues– de plusieurs universités et centres de recherches turcs, supervisés par le METU TAÇDAM (Center of Research and Assessment of Historic Environment de l'Université Technique du Moyen-Orient à Ankara) a été sollicités après un appel d'offre de la compagnie BOTAS.

Une première reconnaissance générale des régions traversées a été effectuée durant le mois d'octobre 2001 par une équipe de scientifiques sous la direction du Prof. Dr. Numan Tuna. Le tracé du pipeline a été divisé en sept zones d'étude déterminées par des critères topographiques et climatiques :

Zone 1 : De Posof à Ardahan (00/70 km)

Zone 2 : De Ardahan à Horasan (71/230 km)

Zone 3 : De Horasan à Çayırılı (231/418 km)

Zone 4 : De Çayırılı à Imranlı (419/705 km)

Zone 5 : De Imranlı à Pınarbaşı (706/764 km)

Zone 6 : De Pınarbaşı à Andırın (765/972 km)

Zone 7 : De Andırın à Yumurtalık  
(973/1062 km)

La responsabilité des prospections et inventaires de ces sept zones a été confiée à différentes équipes d'archéologues, géographes et géomorphologues, tenues de produire un rapport préliminaire déterminant les sites identifiés sur le kilomètre de largeur du corridor. De ces rapports dépendaient la définition et le choix

des stratégies à mettre en place pour d'éventuelles fouilles de sauvetages ou pour proposer des changements du tracé en cas de site présentant un important potentiel archéologique.

Le peu de temps octroyé pour effectuer ces prospections obligea les équipes à se concentrer sur les régions présentant le plus de potentiel archéologique, à savoir les plaines et bassins alluviaux, aux dépens des zones montagneuses ne comportant *a priori* que peu de restes archéologiques.

Au terme du délai accordé, le recensement conduit à l'identification de 179 sites archéologiques, toutes périodes confondues. L'importance de chaque site a été déterminée selon la période chronologique représentée, la nature du site, la position par rapport au tracé du pipeline et les dommages potentiels en fonction de cette position, l'état de préservation avant le début des opérations de construction. Cette documentation a permis d'effectuer le classement des 179 sites localisés dans le

corridor du tracé en trois degrés de priorité.

- Le premier degré de priorité inclut les sites à préserver de toute destruction. Il induit la nécessité de modifier le tracé du pipeline afin de les exclure de la zone à risque. Il s'agit en particulier de sites en "tells" présentant plusieurs niveaux d'occupations, de monuments antiques, de tumuli, de cimetières anciens, d'aqueducs, de ponts, de châteaux...
- Le deuxième degré de priorité inclut les sites pour lesquels de plus amples investigations sur le terrain sont nécessaires si l'on veut pouvoir en déterminer le potentiel archéologique et les actions de sauvegarde adaptées.
- Le troisième degré de priorité comprend les sites ne nécessitant pas, *a priori*, de préservation *in situ* ni de détournement du tracé. Des fouilles de sauvetage peuvent être envisagées en fonction de leur nature et de leur potentiel archéologique

#### Degrés de priorités par zone de prospection\*

	1 <sup>ère</sup> Priorité	2 <sup>ème</sup> Priorité	3 <sup>ème</sup> Priorité	TOTAL
Zone 1	8	3	10	21
Zone 2	6	2	20	28
Zone 3	7	7	17	31
Zone 4	7	2	11	20
Zone 5	8	1	3	12
Zone 6	20	2	14	36
Zone 7	13	6	12	31
TOTAL	69	23	87	179

source : Archaeological Research and Assessment for Baku-Tbilisi-Ceyhan Crude Oil Project: Final Report. METU TAÇDAM, Ankara

#### Types d'actions à envisager par zone de prospection

	Pas d'action	Documentation du site	Nouveau tracé de route	Plus amples investigations	Fouilles de sauvetage	TOTAL
ZONE 1	18	1		1	1	21
ZONE 2	14	4	3		7	28
ZONE 3	11	4		6	10	31
ZONE 4	7	6			7	20
ZONE 5	9	2			1	12
ZONE 6	26	3	5		2	36
ZONE 7	18	6	3		4	31
TOTAL	103	26	11	7	32	179

D'après les tableaux récapitulatifs ci-dessus, 11 sites sont susceptibles de contraindre les ingénieurs du pipeline à dévier le tracé du corridor afin de les éviter. Pourtant, 69 sites ont été classés dans la catégorie des sites de première priorité. Cette différence s'explique sans doute par : 1. la localisation de ces sites et leur distance par rapport au milieu du corridor, 2. leur nature qui les rend plus ou moins fragiles par rapport au risque de destruction, (un monument en pierre sera moins abîmé qu'un "höyük" si le risque est l'érosion à la base de la structure).

Parmi les 32 sites proposés pour la mise en place de fouilles de sauvetage, 11 sont préhistoriques, 17 sont de l'Age du Fer, s'y ajoute un site saisonnier et trois ensembles mégalithiques.

Suite à ce travail, une logistique a été mise en place durant l'année 2002 pour mener à bien le travail de prospections intensives et de fouilles de sauvetages identifiées par le rapport. En amont, la compagnie BOTAS BTC Crude Oil Pipeline décidait de mener un audit afin de sélectionner les acteurs du travail archéologique sur le terrain, la Turquie ne disposant pas d'un organisme public chargé de l'archéologie préventive comme l'INRAP (ex Afan) français.

De plus, il fut du ressort de la compagnie d'obtenir les autorisations de fouilles et de prospections dans les zones concernées auprès du Ministère de la Culture et de la Direction Générale des Monuments et Musées.

Comme toujours en matière d'archéologie préventive, les travaux de sauvetage sont un pis-aller au regard de l'impact réel d'ouvrages

de grande envergure, sans même aborder la signification de cet impact quant on sait que ce pipeline ne pourra être utilisé que durant une trentaine d'années. Cependant, bien que les impératifs économiques soient prioritaires pour les Etats décideurs, le cas du Baku-Tbilisi-Ceyhan Crude Oil Pipeline offre un exemple positif qui tranche avec la réalisation d'autres ouvrages. Parce que les financements nécessaires à la construction du pipeline n'étaient livrés par la Banque Mondiale qu'au terme de ce travail de préservation, BOTAS BTC fut obligée de mettre en place et financer ce plan de documentation et de sauvegarde du patrimoine archéologique, plan qui devait répondre à des critères internationaux en matière d'archéologie préventive. Certes, bien plus pourrait être fait. Certes, si nous considérons qu'ils nous faut parfois une dizaine d'années pour fouiller un höyük néolithique, les quelques semaines octroyées pour des fouilles de sauvetages peuvent paraître dérisoires et le sont en effet. Mais toutefois, si chaque projet de construction de ce type pouvait être accompagné d'un volet prenant en compte le patrimoine culturel menacé de destruction, nous disposons a *minima* :

1. d'une partie de la connaissance détenue dans les sites ;
2. d'une documentation générale des dégâts occasionnés par l'urbanisation et l'industrialisation du territoire.

Bien souvent en effet, c'est l'indifférence générale qui condamne l'héritage culturel d'un pays.

#### Ont participé aux recherches archéologiques préliminaires :

Prof.Dr. Numan Tuna, directeur (METU TAÇDAM), Dr. Jale Velibeyoğlu, deputy director (METU TAÇDAM), Assoc.Prof.Dr. Gülriz Kozbe, archaeological expert (Ege Univ.), Asst.Prof.Dr. Ash Erim Özdoğan, archaeological expert (İstanbul Univ.)

Asst.Prof.Dr. Haluk Sağlamtemur, archaeological expert (Ege Univ.)

Dr. Sinan Kılıç, archaeological expert (Van 100 yıl Univ.)

Dr. Nicola Laneri, archaeological expert. (Roma Univ.)

Dr. Arda Arcasoy, GIS expert (METU Depart. of Geology)

Prof.Dr. Erksin Güleç, paleoanthropology expert (Ankara Univ.)

Assoc.Prof.Dr. Ertuğ Öner, paleogeography expert (Ege Univ.)

Asst.Prof.Dr. Nurettin Yardımcı, paleogeography expert (Kocaeli Univ.)

Res. Asst. Cesur Pehlivan, paleoanthropology expert (Ankara Univ.)

de sauvetage d'envergure ont été ceux réalisés pendant les années précédant la réalisation des barrages dans l'Est et le Sud-Est de la Turquie. Pourtant, sans minimiser l'impact des barrages sur le patrimoine culturel, la principale menace de destruction de sites archéologiques en Turquie est sournoise et, bien évidemment, moins médiatisée ; c'est l'action de l'homme au quotidien, ce sont les chasses au trésor, c'est l'appât du gain sur les terres et les richesses qu'elle peut procurer. Ce processus peut être lent mais le résultat final est bien plus conséquent sur le nombre de destruction de sites archéologiques que celui d'un lac de retenue noyant une portion de vallée.

En prenant uniquement en considération les pertes causées par la construction des barrages sur l'Euphrate (du barrage de Keban (Malatya) à celui de Karkemish (Gaziantep-Urfa), c'est-à-dire du Haut Euphrate à la frontière turco-syrienne) et en comptant les fouilles de sauvetages effectuées, soixante-quatre sites sont actuellement submergés. Cela peut sembler beaucoup mais ne représente "que" 28 % des destructions, alors que les activités agricoles sont tout aussi dévastatrices ; et pourtant, leurs impacts ne mobilisent pas l'opinion publique, et l'érosion se charge de disperser peu à peu les vestiges anthropiques, quand le site n'a pas été arasé pour ouvrir un nouveau champ.

Dans le cas des grands travaux, le choc est brutal et ciblé ; il provoque des réactions car la promptitude avec laquelle le patrimoine risque d'être perdu force à réagir. C'est ainsi qu'une grande partie, voire la majorité des connaissances sur le Néolithique du Sud-Est anatolien, provient des fouilles de sauvetage, conséquentes aux barrages construits dans le Sud-Est du pays. En définitive, que serait-il advenu de ces sites s'ils n'étaient pas tombés sous la menace de ces grands travaux ? Peut-être certains d'entre eux se dégraderaient-ils en ce moment, lentement mais irrémédiablement, soumis aux pressions humaines caractérisées par l'urbanisme ou l'agriculture tels que les vivent quotidiennement les sites préhistoriques dans les autres régions d'Anatolie.

Certaines critiques sont émises quant à la manière de mener les fouilles en Anatolie et au Proche-orient en général. Aujourd'hui, les méthodes de recherche en archéologie nécessitent

l'application d'analyses pointues et précises, reposant sur un travail de fouille pluriannuel.

Le caractère multidisciplinaire des fouilles préhistoriques fait de plus en plus intervenir le facteur temps entre l'élaboration du programme et ses résultats définitifs.

Pourtant, le fait de fouiller un site revient à le condamner, à le détruire. De ce fait, la fouille se doit d'être, paradoxalement, le meilleur moyen de révéler puis préserver l'information contenue au sein du site. Il est vrai que nous sommes à un tournant en matière d'archéologie des cultures préhistoriques proches-orientales. L'importance des sites, le volume de matériel s'y trouvant et les moyens que les archéologues ont, théoriquement, à leur disposition pour analyser le site-même ainsi que les productions humaines qui sont mises au jour, sont en totale inadéquation avec les moyens financiers, l'attente des bailleurs de fond et du public ainsi qu'avec le temps disponible pour fouiller.

Réduire les surfaces ouvertes à la fouille revient à analyser des cultures comme par un trou de serrure ; ouvrir un site sur une grande superficie signifie décider que certaines analyses fines ne pourront être effectuées et qu'une partie de l'information sera perdue.

Mais se questionner sur les méthodes de fouilles à appliquer s'avère peut-être, dans le contexte actuel, être un vain bavardage qui profite à l'inaction. La vitesse à laquelle les sites archéologiques sont soumis à des destructions de natures diverses conduit à laisser se réduire rapidement le nombre des sites, et le débat sur les méthodes de fouille n'aura bientôt plus de raisons d'être.

La question peut aussi être posée sous un autre angle : que devons-nous entreprendre pour préserver le patrimoine préhistorique des destructions dont il est et sera victime ?

Si rien n'est entrepris pour pérenniser les sites, il est urgent de les fouiller, même rapidement ; le temps détermine le choix des méthodes de fouilles et, si la préservation des sites n'est pas envisageable, ces méthodes sont contraintes à devenir "expéditives". L'objectif de la fouille de sauvetage, souvent mal accepté par la communauté archéologique, est bien de collecter le maximum d'informations dans un temps limité, même si certaines autres informations doivent être perdues.

Par contre, si la mesure du danger qui pèse sur le patrimoine archéologique est prise en considération dès à présent, l'attitude que les gouvernements et la société en général développent vis à vis de l'héritage culturel humain doit

intégrer la nécessité de la préservation dans les objectifs de gestion du territoire. Une fois la certitude acquise que ces sites sont hors de danger, il sera temps, alors, de s'interroger plus avant sur la manière ou les manières d'aborder leur étude.

## Le Projet TAY : une action au service de l'inventaire et de la sauvegarde du patrimoine archéologique anatolien

**Le concept :** Le Projet TAY est la réalisation sur le terrain des objectifs de la fondation *TASK* (The History, Archaeology, Art and Cultural Heritage Foundation).

À l'origine de *TASK*, fondée en l'an 2000, des personnalités de la sphère culturelle et archéologique comme Mirhiban Özbaşaran, Savaş Harmankaya, Oğuz Tanındı, professeurs à l'Université d'Istanbul. Prenant la mesure du danger que représente le développement de nos sociétés modernes à l'encontre du patrimoine culturel, les fondateurs de *TASK* ont décidé de mettre en place une logistique orientée vers la sauvegarde effective de ce patrimoine.

Le terme de patrimoine revêt pour *TASK* un sens large. Il couvre aussi bien les périodes historiques et préhistoriques, les traditions culturelles et populaires, l'architecture, l'ethnographie, l'environnement, l'art... en clair, l'héritage culturel de la Turquie.

Fondée sur le principe que la préservation du patrimoine n'est possible et envisageable que si les sociétés concernées disposent des connaissances suffisantes pour prendre conscience de leur héritage et agir pour le préserver, la priorité de *TASK* est de produire un fond de connaissances et d'informations destiné à la diffusion et à la promotion.

Au-delà du travail sur le terrain, *TASK* ne s'identifie pas comme une entité fermée mais met à la disposition de tous et des institutions concernées le fruit de ses recherches.

Le but de ce travail est donc de modifier le cours des dégradations et destructions des sites archéologiques.

Les informations acquises resteraient à l'état de rapports si elles n'étaient pas suivies d'un partage et d'une diffusion large, étant entendu que ce sont rarement les décideurs

politiques qui entreprennent ce type de démarche.

L'action du *TASK* prend aussi la forme de coopérations avec tous les autres acteurs de la préservation du patrimoine y compris les institutions et organisations politiques locales, nationales et internationales.

**L'action :** Un inventaire sur le terrain est en cours de réalisation sur la totalité du territoire turc par des archéologues, étudiants en archéologie, accompagnés d'équipes de prise de vue vidéo pour la documentation et l'archivage.

Tous les sites ayant fait l'objet de fouilles, en cours de fouilles, connus par prospections... bref, tous les sites ayant été recensés d'une manière ou d'une autre par le passé sont inspectés et ce, pour les périodes s'échelonnant du Paléolithique à la fin du Bronze Ancien.

Cette inspection systématique a pour but :

- la vérification et le recensement visuel des sites archéologiques,
- la réalisation d'une base de données publiée. Chaque période étudiée correspond à un volume publié mais l'ensemble des fiches est également accessible sur Internet.

**Recensement :** Le site est documenté d'abord sur le terrain : localisation, coordonnées GPS, altitude, nature du site (höyük, abris...), dimensions, état de conservation... Cette première fiche est ensuite complétée par les informations ayant pu être collectées auparavant lors de prospections, fouilles ou sondages, et publiées dans la littérature scientifique. Les fiches sont donc présentées avec le plus de renseignements possibles, complétées par la bibliographie qui leur correspond.

**Base de données :** Mise à jour régulièrement depuis l'an 2000, elle est organisée selon un découpage du territoire turc en sept régions distinctes

Pour la prospection de chacune des régions, il faut compter un mois-et-demi de travail sur place. La prospection terminée, un important travail de publication et de diffusion de ces informations est réalisé via l'édition sur Internet ainsi que sous forme de dossiers d'un rapport général.

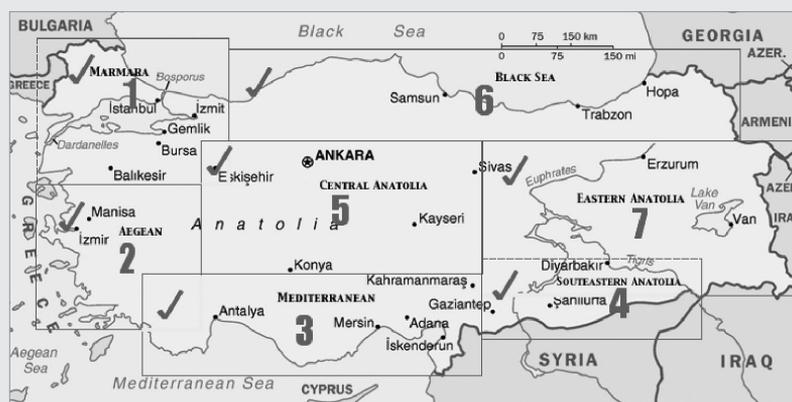
Les résultats de cette documentation et de l'inventaire sur le terrain permettent d'établir, outre des mises à jour qui seront incorporées à l'actuelle base de données, des rapports de destructions précis, indiquant la nature des destructions, leur ampleur ainsi que leur évolution dans le temps.

L'action de la Fondation *TASK* est un exemple qui mérite d'être soutenu car elle allie un outil de travail essentiel aujourd'hui pour tout chercheur en archéologie à une véritable implication sociale dans la préservation du patrimoine archéologique. Pour *TASK* en effet,

toute préservation doit passer par la connaissance du patrimoine qu'assure la diffusion de cette connaissance dans l'espace public, l'objectif étant de favoriser la protection du patrimoine par la prise de conscience sociale et scientifique la plus large possible.

Il est possible pour tous d'avoir accès aux activités de TAY Project via le site web <http://tayproject.org/>, lequel donne accès à la base de données des sites archéologiques, aux rapports de destructions ainsi qu'aux activités de TAY Expedition. Il est également possible de se procurer en librairie les bases de données des sites archéologiques publiées par Ege Yayınları *via* le site web.

Les sponsors de TAY Project sont : The National Geographic Society, Bilkom/Apple Computer, British Petroleum, Doğuş Automotive, K.V.K., Koç Allianz Insurance, Linosport, Graphis Press, SKY Informatics and Multimedia, REFO Color, le Ministère de l'Intérieur et le Ministère de la Culture. La Direction Générale des Monuments et Musées apporte également son soutien pour les recherches sur le terrain.



Carte n° 5 : Le Project TAY : Les sept régions d'étude

Dans cet esprit, l'inventaire des sites archéologiques turcs entrepris par le *Projet Tay* (cf. encart sur la Fondation *TASK*) et qui donna lieu à la publication d'une base de données des sites archéologiques allant du Paléolithique au début de l'Age du Bronze, est suivi depuis l'an 2000 par un travail de prospection sur le terrain visant à documenter *de visu* les sites recensés et, éventuellement, de proposer des mises à jour de la base de donnée.

Le contrôle direct effectué sur le terrain par les équipes de Tay permet d'établir l'état de préservation de chaque site ainsi que les causes de leur destruction éventuelle.

Ainsi, concernant l'Anatolie centrale, sur 627 sites archéologiques répertoriés et documentés sur le terrain par les équipes de Tay Ex durant la campagne d'inventaire couvrant les mois de juin à octobre 2002, 439 d'entre en eux avaient déjà subi des destructions diverses.

En Anatolie centrale, le facteur de destruction le plus répandu s'avère être les activités agricoles, principalement dans le sud (plaines de Konya et de Karaman) où sont situées des exploitations agricoles pratiquant une agriculture intensive. Irrigation, terrassement, labours sont autant de facteurs de nivellement et d'érosion plus ou moins rapide. Ce sont, au total, 149 sites sur 439 partiellement ou totalement détruits, qui sont touchés par les activités agricoles. L'urbanisme en a, pour sa part, affecté 83. Par urbanisme, il faut entendre aussi bien l'implantation d'habitations sur les sites mais aussi l'extraction des sédiments et des pierres soustraites aux structures archéologiques pour servir de matériaux de construction. Un facteur très important de destruction est lié à la pratique fréquente de fouilles illicites par les "chasseurs de trésors." 136 sites ont reçu ce type de visites. Dans l'espoir de trouver quelques objets pouvant posséder une valeur marchande (ce qui est rarement le cas, surtout sur des sites néolithiques ou chalcolithiques), d'innombrables tranchées et sondages nocturnes minent petit à petit les sites, surtout les aires d'inhumations. Le fantasme du trésor pose également un problème lorsque le site est en cours de fouille, les coupes pouvant révéler quelques ossements humains qui excitent alors la convoitise de certains qui, le plus souvent, se briseront le dos à la pioche que pour quelques os et des tessons.

En définitive, en Anatolie centrale, seulement 12 sites sont sérieusement atteints dans leur intégrité par des causes naturelles et 15 le sont du fait de constructions de routes ou autoroutes (types de travaux qui ne sont pas astreints à l'obligation de prospections préliminaires). Le reste des autres destructions, partielles, relève d'une méconnaissance et d'un désintérêt répandus dans la population et les collectivités locales vis-à-vis du patrimoine culturel.

Par ailleurs, aucune structure de communication entre les acteurs intervenant dans la gestion du patrimoine n'existe au niveau national, régional ou local. Pourtant, la plupart de ces sites sont répertoriés et considérés comme héritage culturel national et des lois assurent leur protection. Celles-ci ne restent souvent que théorique du fait de l'absence, insuffisance ou inefficacité de la plupart des mesures d'applica-

tion. C'est dans ce contexte de mise en évidence de l'insuffisance des structures publiques que l'action d'une organisation associative comme le TASK trouve sa justification ; c'est au vu des résultats obtenus par de telles structures indépendantes des organisations publiques que l'action de ces dernières gagne en efficacité.

#### IV. 4 : Les mesures de préservation

S'interroger sur les mesures qui peuvent être prises pour améliorer la préservation du patrimoine préhistorique anatolien renvoie donc directement à la question majeure de l'implication sociale susceptible de favoriser un tel processus.

Le site de Çatal Höyük est un bon exemple, souvent cité dans la littérature scientifique et dans les médias. Il est emblématique d'un couvert médiatique qui peut sembler démesuré au regard d'autres sites préhistoriques de la région.

Ce couvert médiatique est le fruit d'une politique de communication effectuée par l'équipe d'archéologues en charge de la fouille du site. En effet, Çatal Höyük fait l'objet, en aval de la fouille en elle-même, d'une mise en valeur des secteurs fouillés, dont l'objectif clair est la présentation au public de l'environnement dans lequel vivaient les populations néolithiques dans la région. Par ailleurs, certains secteurs sont volontairement non-fouillés, dans le seul objectif de ne pas détruire les ensembles architecturaux mis au jour en fouillant les niveaux antérieurs.

Cette mise en valeur, principalement orientée vers la communication et non pas vers le résultat scientifique, peut sembler ambiguë et il faut en comprendre l'intérêt. En cherchant à "épargner" certains secteurs d'une destruction par la fouille, certaines informations ne pourront pas être acquises. En parallèle, exposer une image concrète du site archéologique par préservation et reconstitution crée un impact visuel important qui permet d'obtenir le soutien médiatique essentiel à la pérennité des recherches sur le site. En effet, le programme de recherche établi depuis six ans à Çatal Höyük, est en grande partie sponsorisé par des organismes privés qui cherchent à valoriser leur investissement par l'image.

Le site peut aujourd'hui être assimilé à un placement de type «boursier», ce qui peut s'avérer néfaste à long terme. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'indiquer qu'une partie de l'argent annuellement perçu par le biais du sponsoring ne sera pas versé à la fouille de Çatal Höyük cette année du fait des tensions et conflits au Proche-Orient.

Mais, peu de sites néolithiques peuvent prétendre à un tel couvert médiatique, principalement parce que rares sont les sites d'habitats anciens où les trouvailles architecturales peuvent être si facilement rendues attrayantes au public. L'exploitation médiatique de Çatal Höyük n'est donc pas un exemple pouvant servir à la préservation du patrimoine culturel humain néolithique. Il n'y aura pas de mesures facilement applicables tant que la Préhistoire n'aura pas été intégrée à la conscience que les sociétés ont de leur histoire. C'est donc bien un travail de fond qu'il s'agit d'entreprendre, plutôt que de chercher des mesures matérielles et immédiates qui restent en outre soumises à des incertitudes concernant leur impact à long terme.

Dans ce registre, la fondation ÇEKÜL (Çevre ve Kültür Değerlerini, Koruma ve Tanıtma Vakfı<sup>9</sup>), a développé une politique d'action principalement orientée vers la sensibilisation et l'implication du public dans la protection de l'héritage environnemental et culturel de la Turquie. Le but recherché est de promouvoir une prise de conscience collective pour qu'à l'avenir les communautés humaines prennent elles-même en charge leur patrimoine. Pour cela, les actions entreprises par ÇEKÜL incitent la communauté citoyenne à développer un sentiment de responsabilité pour que, de spectatrice assoupie sur la destruction de son patrimoine, elle devienne l'actrice de sa préservation. Cela passe évidemment par des programmes éducatifs proposés aux jeunes générations par des volontaires bénévoles de la Fondation.

Devenue l'un des principaux acteurs de la préservation du patrimoine en Turquie, composée de plus de 700 membres actifs répartis sur la

totalité du territoire turc, ÇEKÜL est aujourd'hui l'interlocuteur privilégié des institutions nationales et internationales lors de la mise au point de programmes d'intervention pour la sauvegarde du patrimoine national et pour le soutien à la sensibilisation citoyenne.

C'est, semble-t-il, un raisonnement fiable pour fonder les bases nécessaires à toute action de préservation du patrimoine, quel qu'il soit.

## Conclusion

A l'heure actuelle, il semble de plus en plus évident que le développement de nos sociétés d'une part, et la recherche archéologique d'autre part, deviennent antagonistes, suivant deux chemins qui divergent l'un de l'autre. D'un côté, des structures économiques et sociales acquièrent une dynamique recherchant l'intérêt à court terme. Sociétés du confort, elles ne portent que peu d'attention à leur passé. De l'autre côté, la recherche archéologique, dont les méthodes et les objectifs appartiennent en propre aux chercheurs qui la pratiquent, se trouve intimement dépendante de l'argent que cette société "productiviste" consent à lui accorder.

Bien sûr, plus nos sociétés se développent, plus les sciences s'affinent et plus l'archéologue dispose d'outils pour mener à bien ses recherches. Mais les relations entre ces deux développements parallèles sont complexes et maintiennent l'archéologie dans une relation de dépendance vis-à-vis des règles du profit. En parallèle, se produit une pression inexorablement croissante sur l'environnement et le patrimoine culturel qui s'y trouve intégré, pression qui aboutit à la dégradation continue de ce patrimoine.

Le patrimoine préhistorique turc conserve des atouts fondamentaux pour la connaissance des origines de nos civilisations historiques. Il importe donc de l'exploiter pour le connaître, avant qu'il ne subisse le sort qui fut réservé aux patrimoines d'autres régions du monde, et notamment d'Europe de l'Ouest, doucement étranglés par la pression continue de l'urbanisation et la domestication des territoires.

<sup>9</sup> Fondation pour la protection et la promotion de l'héritage environnemental et culturel.

## Bibliographie générale

### Ouvrages fondamentaux, anciens ou récents, sur le Néolithique au Proche-Orient.

- AURENCHE (O.) & CAUVIN (J.), 1989.- *Néolithisations*, OXFORD, BAR International Series n°516.
- BALKAN-ATLI (N.), 1994.- *La Néolithisation de l'Anatolie*. PARIS : De Boccard, Varia Anatolica VII.
- BICAKCI (E.), 1998.- An Essay on the Chronology of the Pre-Pottery Neolithic Settlements of the East-Taurus Region (Turkey). In : ARSEBÜK (G.), MELLINK (M.-J.), SCHIRMER (W.) (éds.): *Light on Top of the Black Hill: Studies presented to Halet Cambel (Karalepe'deki Işık: Halet Çambel'e Sunulan Yazılar*. Istanbul: Ege Yayınları.
- BINDER (D.) & BALKAN-ATLI (N.), 2001.-Obsidian exploitation and blade technology at Kömürçü-Kaletepe, Central Anatolia. In : CANEVA (I.), LEMORINI (C.), ZAMPETTI (D.), BIAGI (P.), *Beyond the tools. Redefining PPN assemblages of the Levant*, Berlin : Ex Oriente.
- BİSCHOFF (D.) & PEROUSE (J.-F.), 2003.- *La question des barrages et du GAP dans le Sud-Est anatolien : patrimoines en danger ?* Les dossiers de l'IFEA, série Patrimoines au présent, N° 3.
- BORDES F., 1950.- Principes d'une méthode d'étude des techniques de débitage et de la typologie du paléolithique ancien et moyen. *L'anthropologie* ; 54 : 19-34.
- BORDAZ, 1973.- Current Research in the Neolithic of the South-Central Turkey. Suberde, Erbaba and their Chronological Implications. *American Journal of Archaeology*, n° 77. New Jersey.
- BRAIDWOOD & BRAIDWOOD, 1960.-*Excavation in the Plain of Antioch I. The Earlier Assemblages Phases A-J*. Chicago : Oriental Institute Publication, LXI.
- CAUVIN (J.), 1997.- *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*. Paris : Editions du CNRS.
- CAUVIN (M.C), 1996.-L'obsidienne dans le Proche-Orient préhistorique : état des recherches en 1996. *Anatolica*, 22.
- CHILDE (V.G), 1958.- *Man Makes Himself. Man's Progress Through the Ages*. USA : A Mentor Book, The New American Library.
- ÇAMBEL (H.) & BRAIDWOOD (R.J) (Eds.), 1980.- *İstanbul ve Chicago Üniversiteleri Karma Projesi Güneydoğu Anadolu Tarihöncesi Araştırmaları*, İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Yayınları No. 2589, İstanbul : Edebiyat Fakültesi Basımevi.
- GERARD (F.), 2002.- Transformations and Societies in the Neolithic of Central Anatolia. In : GERARD (F.) & THISSEN (L.) (Eds.): *The Neolithic of Central Anatolia, internal developments and external relations during the 9<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> millennia cal BC*. Istanbul: Ege Yayınları.
- GERARD (F.), THISSEN (L.) (Eds.), 2002.- *The Neolithic of Central Anatolia, internal developments and external relations during the 9<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> millennia cal BC* Istanbul : Ege Yayınları.
- HARMANKAYA (S.), TANINDI (O.), ÖZBAŞARAN (M.), (Eds.), 1997.- *Türkiye Arkeolojik Yerleşmeleri*. Istanbul : Ege Yayınları.
- HAUPTMANN (H.), 1999.- The Urfa Region. In: ÖZDOĞAN (M.) & BAŞGELEN (N.) (Eds.), 1999.- *Neolithic in Turkey: The cradle of the civilisation. New Discoveries*. Istanbul : Arkeoloji ve Sanat Yayınları.
- KENYON (K.M), 1957.- *Digging up Jericho*, Londres : Ernest Bern.
- KENYON (K.M), 1981.-*Excavations at Jericho, The Architecture and Stratigraphy of the Tell*, vol. III, Londre: British School of Archaeology in Jerusalem.
- KUZUCUOĞLU (C.) & ROBERTS (N.), 1998.- Evolution de l'environnement en Anatolie de 20000 à 6000 BP. *Paléorient*, vol. 23/2. Paris : Editions du CNRS.
- LE MIÈRE (M.) & PICON (M.), 1999.- Les débuts de la céramique au Proche-Orient. *Paléorient*, vol.24/2. Paris : Editions du CNRS.
- MELLAART (J.), 1967.- *Çatal Hüyük : a Neolithic Town in Anatolia*. Londres : Thames & Hudson.
- MELLAART (J.), 1975.- *The Neolithic of the Near East*. LONDON: Thames & Hudson.
- ÖZDOĞAN (M.) & BAŞGELEN (N.) (éds.), 1999.- *Neolithic in Turkey: The cradle of the civilisation. New Discoveries*. Istanbul : Arkeoloji ve Sanat Yayınları.
- PERROT (J.), 1966.- Le gisement natoufien de Mallaha (Eynan), Israël. *L'Anthropologie*, 70/5-6.
- RENFREW (C.), DIXON (J.E), CANN (J.R), 1966.- Obsidian and Early Cultural Contact in the Near East. In: *Proceedings of the Prehistoric Society*, 32.

SLIMAK (L.), 2002.- *Caractérisation des occupations Paléolithiques de Kaletepe Deresi 3*, Rapport de fouille, Mission de Préhistoire Anatolienne, MAE.

SLIMAK (L.), BALKAN-ATLI (N.) et alii (à paraître).- Kaletepe Excavations, 2002 Season, *communication présentée dans le cadre du Symposium International d'Archéologie, Mai 2003, Ankara. (Kazı Sonuçları Toplantısı, 2003 Mayıs, Ankara.)*

SCHMIDT (K.), 2000.- Göbekli Tepe and the rock art of the Near East. Istanbul : TÜBA-AR n°3.

TIXIER J. (1978) - Notice sur les travaux scientifiques présentée en vue du grade de docteur ès lettres (soutenance sur travaux). Université de Paris X-Nanterre. Paris.

TODD (I-A.), 1980.- The Prehistory of Central Anatolia I: The Neolithic Period. *Studies in Mediterranean Archaeology*. Göteborg : Paul Åströms Förlag.

#### Sites à consulter sur internet

**Canew**, le site web : *A l'origine forum de discussion pour les spécialistes de la période préhistorique en Anatolie Centrale (cf Gérard & Thissen, 2002), ce site web propose des mises à jour régulières des datations radiocarbone disponibles, des tableaux chronologiques... accessible par tous. Ce site présente un esprit d'ouverture et de partage des plus appréciables ! [www.chez.com/canew/](http://www.chez.com/canew/)*

**Tay Project** : *Le site présente les activités de la fondation TASK, ainsi que les rapports de destruction, les programmes en cours et à venir, ainsi que la base de donnée des sites de Turquie classés par grandes périodes préhistoriques. [www.tayproject.org/](http://www.tayproject.org/)*

**ÇEKÜL** : *Pivot de la préservation de l'héritage environnemental et culturel de la Turquie. Pour contacter cette Fondation : [www.cekulvakfi.org.tr/](http://www.cekulvakfi.org.tr/)*

#### Remerciements :

Catherine Kuzucuoğlu, Nur Balkan-Atlı, Aslı Erim Özdoğan.

# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	1
<b>I. Le développement des études en Préhistoire, contexte culturel et intellectuel</b> .....	2
I.1 : La prise de conscience d'un passé « antédiluvien » .....	2
I.2 : Les premières systématisations .....	3
I.3 : L'outil lithique comme marqueur culturel et chronologique .....	4
<i>Les termes employés dans l'étude technologique des artefacts préhistoriques : présentation</i> .....	5
<b>II. Historique des fouilles au Proche-Orient</b> .....	7
II.1 : La naissance du Néolithique au Proche-Orient : les premières découvertes .....	7
II.2 : Le Sud-Est anatolien : influences du Levant et identité régionale .....	9
II.3 : Les plateaux anatoliens, longtemps réduits à un « pont » vers l'Europe .....	12
II.4 : Etat de la recherche sur les plateaux anatoliens .....	13
<b>III. L'Anatolie centrale : une région clef mais des connaissances lacunaires</b> .....	14
III.1 : Situation géographique .....	14
III.2 : Le Néolithique acéramique en Anatolie centrale .....	15
III.3 : L'apparition de la céramique en Anatolie centrale .....	17
<i>Un project de carrière à ciel ouvert sur le Göllü Dağ ou la disparition annoncée d'un patrimoine mondial tout juste découvert</i> .....	17
<b>IV. Un patrimoine archéologique hors du commun face aux mutations de la société : comment le préserver ?</b> .....	21
IV.1 : La prise en considération du patrimoine par les sociétés actuelles : une nécessité pour sa protection .....	21
IV.2 : Le patrimoine archéologique en Anatolie : état actuel .....	23
IV.3 : Destructrions et causes .....	24
<i>Baku-Tbilisi-Ceyhan Crude Oil Pipeline : plus de mille kilomètres de corridor à travers l'Anatolie</i> ....	24
<i>Le Projet TAY : une action ou service de l'inventaire et de la sauvegarde du patrimoine archéologique anatolien</i> .....	28
IV.4 : Les mesures de préservation.....	30
<b>Conclusion</b> .....	31
<b>Bibliographie générale</b> .....	32

## Les Dossiers de l'IFEA

### série : la Turquie aujourd'hui

- 1- Fadime DELI et Jean-François PÉROUSE, *Le tremblement de terre de Yalova-İzmit-İstanbul, premiers éléments d'appréciation*, İstanbul, décembre 1999, 40 p., 4 €.
- 2- Timour MUHIDINE, *La littérature turque à l'aube du millénaire : 1999-2000*, İstanbul, août 2000, 32 p., 4 €.
- 3- Gilles de RAPPER, *Les Albanais à İstanbul*, İstanbul, septembre 2000, 24 p., 3 €.
- 4- Jean-François PÉROUSE, *La mégapole d'İstanbul 1960-2000, Guide bibliographique*, İstanbul, octobre 2000, 19 p., 3 €.
- 5- Bayram BALCI, avec la collaboration de Bertrand BUCHWALTER et les contributions de Ahmet Salih BIÇAKÇI, Habiba FATHI, Alexandre HUET, Arnaud RUFFIER et Johann UHRES, *La Turquie en Asie centrale. La conversion au réalisme (1991-2000)*, İstanbul, janvier 2001, 107 p., 11 €.
- 6- Samim AKGÖNÜL, *Vers une nouvelle donne dans les relations gréco-turques*, İstanbul, avril 2001, 46 p., 5 €.
- 7- Jean-François PÉROUSE, *Turquie : l'après-seismes*, 52 p., İstanbul, août 2001, 6 €.
- 8- Sylvie GANGLOFF et Jean-François PÉROUSE avec la collaboration de Thomas TANASE, *La présence roumaine à İstanbul. Une chronique de l'éphémère et de l'invisible*, İstanbul, octobre 2001, 47 p., 5 €.
- 9- Fadime DELI avec la collaboration de Jean-François PÉROUSE, *Migrations internes vers İstanbul: discours, sources et quelques réalités*, İstanbul, juin 2002, 56 p., 7,5 €.
- 10- David BEHAR, *Les Universités privées d'İstanbul*, İstanbul, juin 2002, 44 p., 7,5 €.
- 11- Burcu GÜLTEKİN, *Les enjeux de l'ouverture de la frontière turco-arménienne. Les contacts transfrontaliers entre la Turquie et l'Arménie*, İstanbul, octobre 2002, 56 p., 7,5 €.
- 12- Bertrand BUCHWALTER, *Les relations turco-arméniennes : Quelles perspectives ?* İstanbul, novembre 2002, 56 p., 7,5 €.
- 13- Paul DUMONT, Jean-François PÉROUSE, Stéphane de TAPIA, Samim AKGÖNÜL, *Migrations et mobilités internationales : la plate-forme turque*, İstanbul, novembre 2002, 104 p., 20 €.
- 14- Burcu GÜLTEKİN, *Atteindre la Caspienne. Les relations économiques entre la Turquie et l'Azerbaïdjan*, İstanbul, juin 2003, 44 p., 7,5 €.
- 15- Élise MASSICARD, *Les élections du 3 novembre 2002 : Une recomposition de la vie politique turque ?*, İstanbul, juillet 2003, 52 p., 7,5 €.
- 16- Méropi ANASTASSIADOU et Paul DUMONT, *Une mémoire pour la Ville : la communauté grecque d'İstanbul en 2003*, İstanbul, août 2003, 60 p., 7,5 €.
- 17- Gilles DORRONSORO, *La nébuleuse Hizbullah*, İstanbul, mars 2004, 28 p., 7,5 €.
- 18- Didem DANIŞ et Ebru KAYAALP, *Elmadağ: A Neighborhood in Flux*, İstanbul, mars 2004, 64 p., 7,5 €.

### série : patrimoines au présent

- 1- Franck DORSO, *Un espace indécis au cœur d'Istanbul. La muraille de Théodose II en 2001*, İstanbul, juin 2003, 40 p., 7,5 €.
- 2- Olivier HENRY, *Considérer la mort : De la protection des tombes dans l'antiquité à leur conservation aujourd'hui*, İstanbul, juillet 2003, 48 p., 7,5 €.
- 3- Damien BISCHOFF et Jean-François PÉROUSE, *La question des barrages et du GAP dans le Sud-Est anatolien : patrimoines en danger ?*, İstanbul, août 2003, 64 p., 7,5 €.
- 4- Martin GODON, *Le Néolithique en Anatolie, un patrimoine archéologique aux origines de nos sociétés actuelles*, İstanbul, mars 2004, 36 p., 7,5 €.